

Cours de Lillgraph Master 1

(eloy.celine@gmail.com)

Partie I

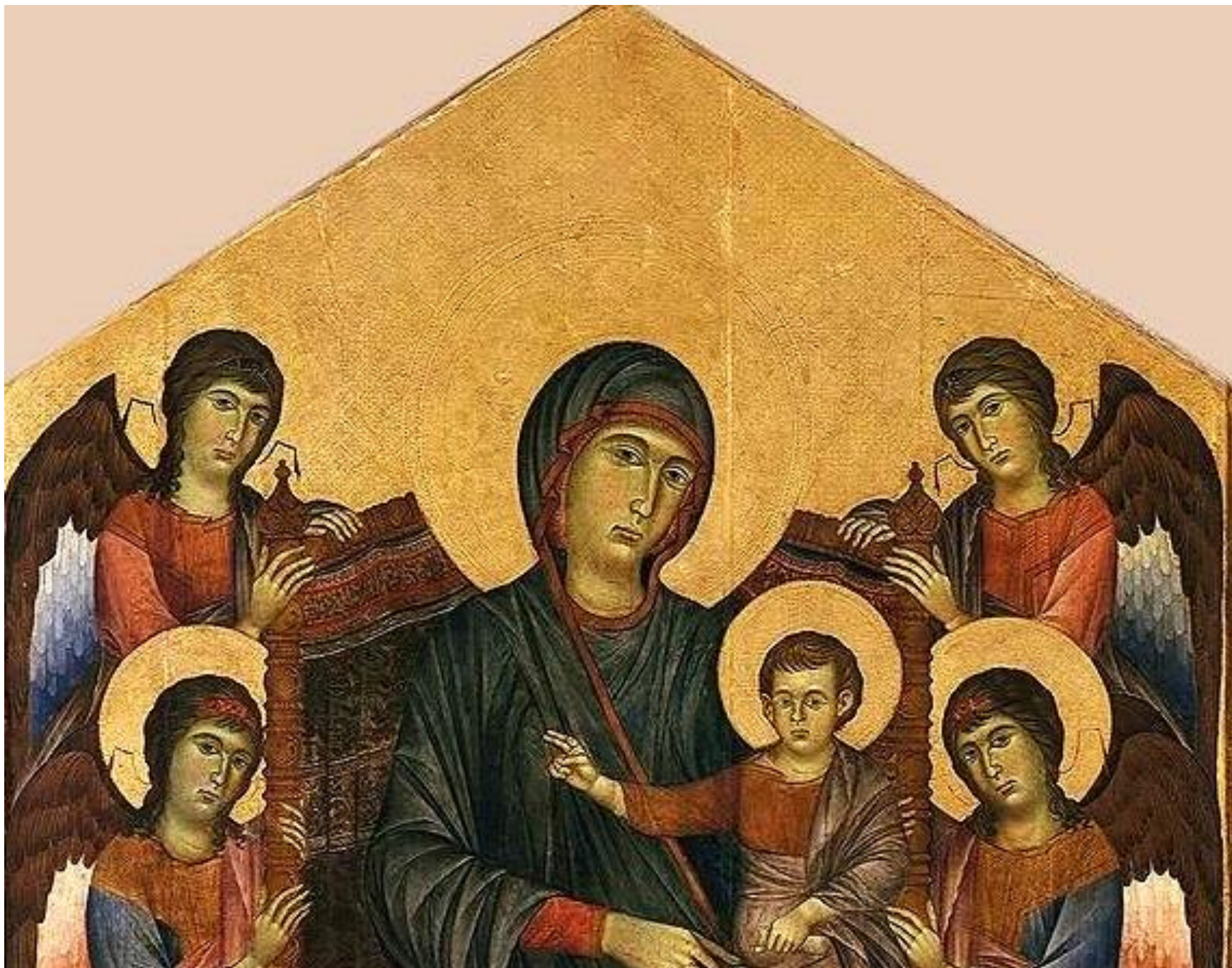
L'illustration jeunesse

- Marc Soriano, *Guide de littérature pour la jeunesse*
- Claude-Anne Parmegiani, *Les petits français illustrés*
- Jean-Paul Gourevitch, *Images d'enfance – Quatre siècles d'illustration du livre pour enfants*
- William Feaver, *Les images de notre enfance*
- Cat. Expo *Babar, Harry Potter & Cie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*
- Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fée*
- Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*
- Sophie Van Der Linden, *Album(s)*
- Maria Nikolajeva et Carol Scott, *How Picturebooks Work*
- Vladimir Propp, *Morphologie du conte*
- Susan Doyle, Jaleen Grove et Whitney Sherman, *History of Illustration*



I. Introduction

Maitre du Bigallo, entre 1225 et 1265



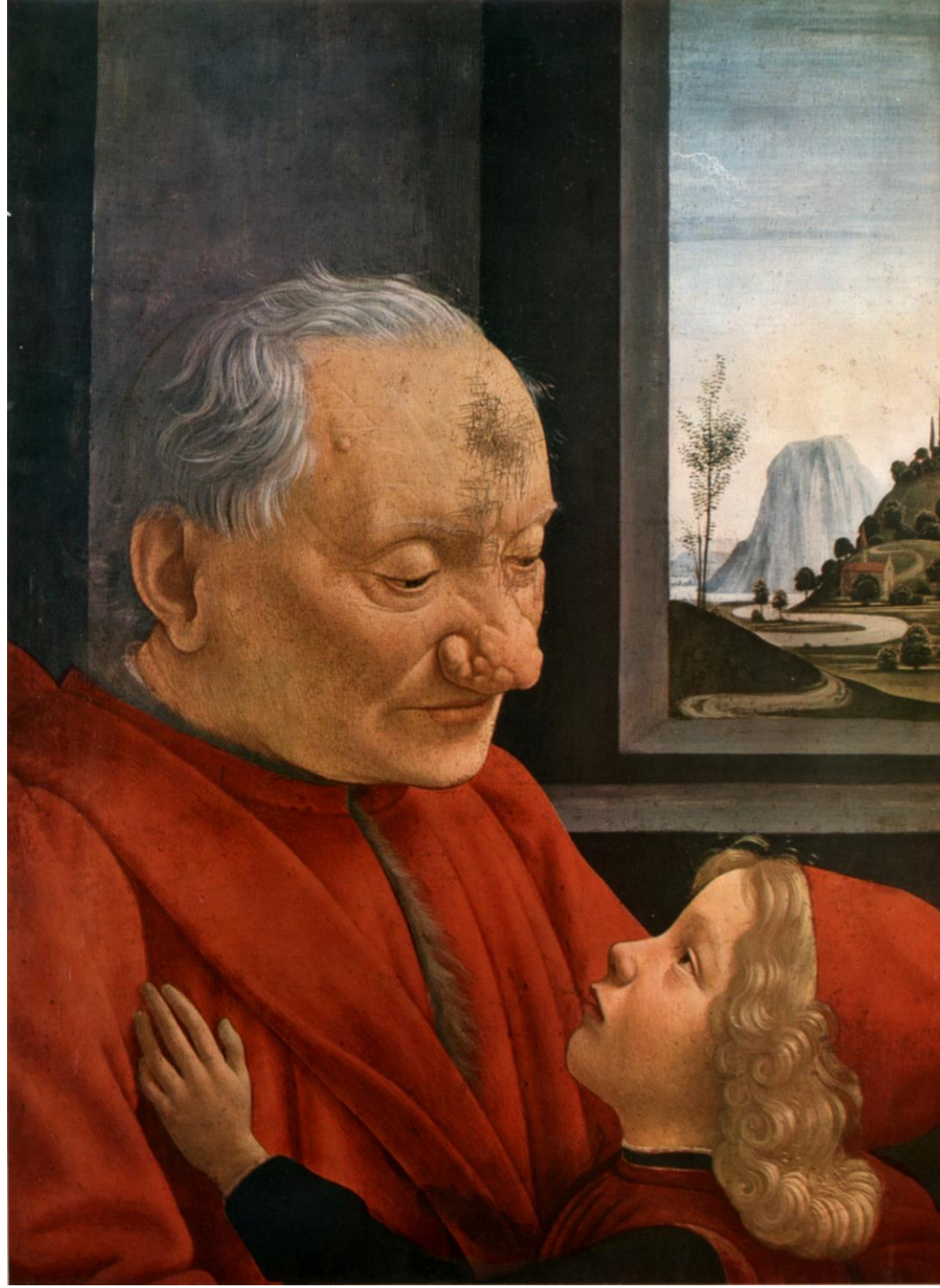
Cimabue, La Maestà, 1280



Cimabue, Maestrà de Santa Maria dei Servi, v.
1280-1290



Raphaël, la Madone Sixtine,
1513-1514



Domenico Ghirlandaio, *Portrait
d'un vieillard et d'un jeune
garçon*, v. 1488



Bronzino, *Portrait d'Eléonore de Tolède et son fils*, 1545



Henri et Charles Beaubrun, *Louis XIV et son frère cadet Philippe*, v. 1650

ve 37

ÉMILE,
OU
DE L'ÉDUCATION.

Par **J. J. ROUSSEAU**,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægotamus malis ; ipsaque nos in reſtura
genitos natura , ſi emendari velimus , juvat.
Sen. de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez **JEAN NÉAULME**, Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilège de Noſſeign. les Etats de Hollande
& de Weſſrife.

J.J. Rousseau,
*Emile ou De
l'éducation*
(1762)



- Livre I : les nourrissons
- Livre II : âge de nature (2-12 ans)
- Livre III : âge de force (12-15 ans)
- Livre IV : âge de raison et des passions (15-20 ans)
- Livre V : âge de sagesse et du mariage (âge adulte)

http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/emile/emile.html



Jean Siméon Chardin, *L'enfant au toton*,
v. 1736



Atelier de Fragonard, *Les premiers pas*, 1780-1785



François-Louis Watteau, *Père de famille donnant la Saint Nicolas à ses enfants*, v. 1790



Jean-Antoine Houdon,
Louise Brongniart,
1779



Jean-Antoine Houdon, *Anne-Ange
Houdon*, 1791

JOH. AMOS COMMENII,
**ORBIS SEN-
SUALIUM PICTUS.**

Hoc est,
Omnium fundamentalium in Mundo Re-
rum & in Vitâ Actionum
Pictura & Nomenclatura.

Die sichtbare Welt /

Das ist /
Aller vornemsten Welt-Dinge und Les-
bens-Verrichtungen
Vorbildung und Benennung.



NORIBERGÆ,
Typis & Sumptibus MICHAELIS ENDTERI.
Anno Salutis 1658.

II. Les origines / 17^e
siècle

Comenius, *Orbis Sensualium pictus*,
1658



Cornix cornicatur. á á | A a
The Crow cryeth.



Agnus balat. bé é é | B b
The Lamb blatteth.



Cicáda stridet. cí cí | C c
The grasshopper chirpeth.



Upupa dicit. du du | D d
The Whooppoo saith.



Infans éjulat. é é é | E e
The Infant cryeth.



Ventus flat. fi fi | F f
The wind bloweth.



Anser gingrit
The Gáse gaggleteth, ga ga | G g



Os halat. háh háh | H h
The mouth bzeaketh
out.



Mus mintrit. iii | I i
The Mouse chirpeth.



Anas tetrinnit. kha kha | K k
The Duck quacketh.



Lupus ululat. lu lu | L l
The Wolf howleth.



Ursus múrmurat. mum mum | M m
The Bear grumbleth.

XXV.
Quadrupedia.
& primum
Domestica.



Vierfüßige Thiere.
und erstlich
Die Haus-Thiere.

Canis

Canis 1
eum Catello, 2
est custos Domus.
Felis (Catus) 3
domum purgat
à Muribus; 4
quod etiam facit
Muscipula. 5
Sciurus, 6
Simia, 7
& Cercopithecus, 8
domi habentur
delectamento.
Glis, 9
& cæteri
Mures majores, 10
ut, Mustela,
Martes,
Viverra,
domum infestant.

Der Hund 1
mit dem Hündlein / 2
ist ein Hüter des Hauses.
Die Katze (der Kater) 3
säubert das Haus
von den Mäusen; 4
welches auch thut
die Mäusfalle. 5
Der Eichhorn / 6
der Affe / 7
und die Meerkatze / 8
werden im Haus gehalten
zur Lust.
Die Katze / 9
und die andern
großen Mäuse / 10
als / das Wiesel /
der Marder /
der Iltis /
beschweren das Haus.

D 4

Pecora.



LXXIV.

Balneum.

Das Bad.



Qui lavari cupit <i>aqua frigida,</i> descendit in <i>sudium</i> . 1 In <i>Balneario</i> 2 abluimus <i>squalores,</i>	Wer zu baden begehrt im kalten Wasser, der steigt in den Fluß. 1 In der Badstube 2 waschen wir ab den Schmutz,	<i>Aqua frigida,</i> f. 1. das kalte Wasser. <i>Fluvius,</i> m. 2. der Fluß <i>Balnearium,</i> n. 2. die Badstube. <i>Squalor,</i> m. 3. der Schmutz. (Unflat.) <i>Sedens,</i> o. 3. sitzend. <i>Labrum,</i> n. 2. die Bad- wanne. <i>Conscendens,</i> o. 3. steigt gend. <i>Sudatorium,</i> n. 2. die Schwitzbank. p. 111
sive sedentes in <i>labro</i> ; 3	wenn wir entweder sitzen in der Badwanne; 3	
sive conscendentes in <i>sudatorium</i> , 4 & defricamus nos	oder steigen auf die Schwitzbank, 4 und reiben uns	

LXXIV.

Sprüchw. Sal. Cap. XXX. Vers. 12.

Es ist ein Geschlecht, das sich rein düncket, wiewol
es von ihrem Noth nicht gewaschen ist.

*Generatio, quæ sibi munda videtur; & tamen
non est lota a sordibus suis.*

V'è una generazione d'uomini, che si crede
(riputa) netta; e con tutto ciò ella non è lavata
della sua lordura, sozzura.

Il y a une espèce de gens, qui se croit être nette,
& toutesfois elle n'est point lavée de son ordure.

Il Bagno.

Chi brama lavarsi
in, con acqua fresca,
sene vada
al fiume. 1

Ne 'bagni caldi, stufe 2
ci laviâmo, mettiamo il corpo
dalle lordure, sozzure, lezzi, suc-
(cidumi)

sta sedendo ci
nel tinaccio, 3 (mastello da la-
(varci;)

o che montiamo, saliamo

sui banchi da sudare; 4
e ci fregiamo, stroppiamo

Le Bain.

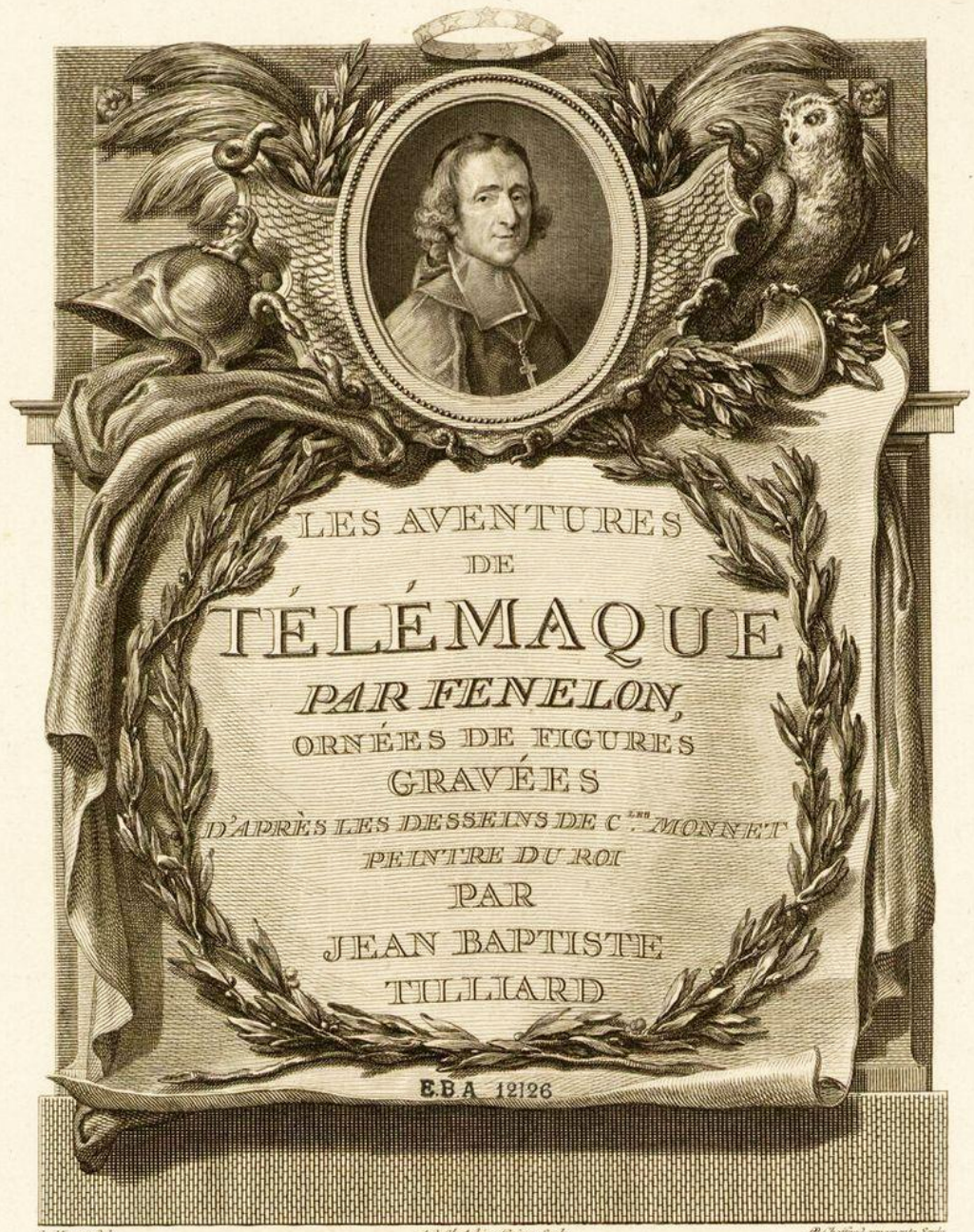
Celui qui a envie de se baigner
en eau fraiche,
s'en va
à la riviere. 1

Dans les bains, étuves 2
nous nous nettoions le corps
de toutes ordures, de toute la
(craffe,

soit en nous asséyant
dans la cuve; 3

ou bien en montant

sur les bancs à suer, 4
& nous nous frottons



Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, 1694

Sous le voile charmant d'un Roman enchanteur, Loin du vice, Mentor ! tu guides ton élève :
Ton cœur d'un peuple entier prépare le bonheur : Tu conseilles le bien, ton exemple l'achève.

FRONTISPICE



Gravé par Abr. Witz à Bienna, 1778.

LES AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE,

FILS D'ULYSSE,

PAR FEU MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC;

DE LA MOTTE FÉNELON,

*Précepteur de messeigneurs les enfans de France,
& depuis archevêque duc de Cambrai, prince
du Saint Empire, &c.*

Auxquelles on a joint des remarques nécessaires
pour l'intelligence de ce poëme allégorique.

NOUVELLE ÉDITION,
corrigée plus exactement que toutes les précédentes,
& enrichie de figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE;

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXXVIII.



Telemachus et Mentor abordent après un naufrage, dans l'île de la déesse Calypso.



LES AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO (a) ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse (b). Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus du doux chant de sa voix. Les Nymphes, qui la servoient, n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons

(a) Calypso, Déesse, fille d'Atlas et de Thétis, étoit reine de l'île Ogigie, où elle reçut Ulysse après son naufrage. Son nom vient du verbe *κρυπναι* cacher, et signifie *Déesse du Secret*; ce qui marque, ou qu'Ulysse s'est encore perfectionné chez Calypso dans l'art de dissimuler, qu'il possédoit déjà, ou simplement qu'il y est demeuré caché long-temps, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu.

(b) Ulysse, fils de Laërte et d'Anticlée, étoit roi d'Ithaque. Il épousa Pénélope, fille d'Icare, dont il eut Télémaque. Après le siège de Troie, il erra dix ans sur les mers avant de revoir sa patrie, et ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jeta contre les rochers de l'île Ogigie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalousie des autres Dieux. *Homer. Odys. Liv. V.*



Mentor voyant bruler son vaisseau
se précipite avec Télémaque dans la mer.



Antiope est délivrée de la fureur d'un sanglier
par le secours de Télémaque



Charles Perrault, *Histoires ou contes du temps passé, avec des moralitez* (dits les contes de ma mère l'oye), 1697 – gravures d'Antoine Clouzier



Antoine Clouzier, Le Chat botté / Le petit Poucet (1697)

HISTOIRE DU PETIT CHAPERON-ROUGE.



Le petit Chaperon-Rouge reçoit une galette et un pot de beurre pour sa grand'mère.



En passant dans le bois, le petit Chaperon-Rouge rencontre le loup et lui dit où il va.



Tandis que le loup se dépêche pour arriver, le petit Chaperon-Rouge s'amuse à faire un bouquet.



Le petit Chaperon-Rouge s'arrête encore à cueillir des noisettes.



Le petit Chaperon-Rouge se met en retard en courant après des papillons.



Le loup arrive chez la grand'mère, et heurte à la porte.



La grand'mère crie : Tire la cheville et la bobinette cherra.



Le méchant loup se jette sur la bonne femme et la dévore.



Le loup s'étant couché dans le lit de la grand'mère, attend le petit Chaperon-Rouge.



Le petit Chaperon-Rouge vient scurter à la porte, en faisant toc, toc.



Le loup, contrefaisant sa voix, lui crie : Tire la cheville et la bobinette cherra.



Le petit Chaperon-Rouge présente sa galette et son pot de beurre à sa grand'mère.



Le loup lui dit : Mets le pot et la galette sur la huche, et viens te coucher avec moi.



Le petit Chaperon-Rouge se déshabille pour se coucher avec sa grand'mère.



Le petit Chaperon va se coucher avec sa grand'mère.



Le petit Chaperon dit au loup : Grand'mère, que vous avez de grands bras! C'est pour mieux l'embrasser.



Grand'mère, que vous avez de grandes oreilles! C'est pour mieux l'entendre, mon enfant.



Grand'mère, que vous avez de grands yeux! C'est pour mieux le voir, mon enfant.



Grand'mère, que vous avez de grandes dents! C'est pour mieux le manger.



Et le méchant loup, se dressant sur le lit, se jette sur le petit Chaperon-Rouge et le mange.

Les images d'Epinal, Le petit chaperon rouge (1843)



Grand'mère, que vous avez de
grands yeux! c'est pour mieux te
voir, mon enfant.



Grand'mère, que vous avez de
grandes dents! C'est pour mieux te
manger.



Et le méchant loup, se dressant sur
le lit, se jette sur le petit Chaperon-
Rouge et le mange.



Gustave
Doré,
Le Petit
Poucet, 1867

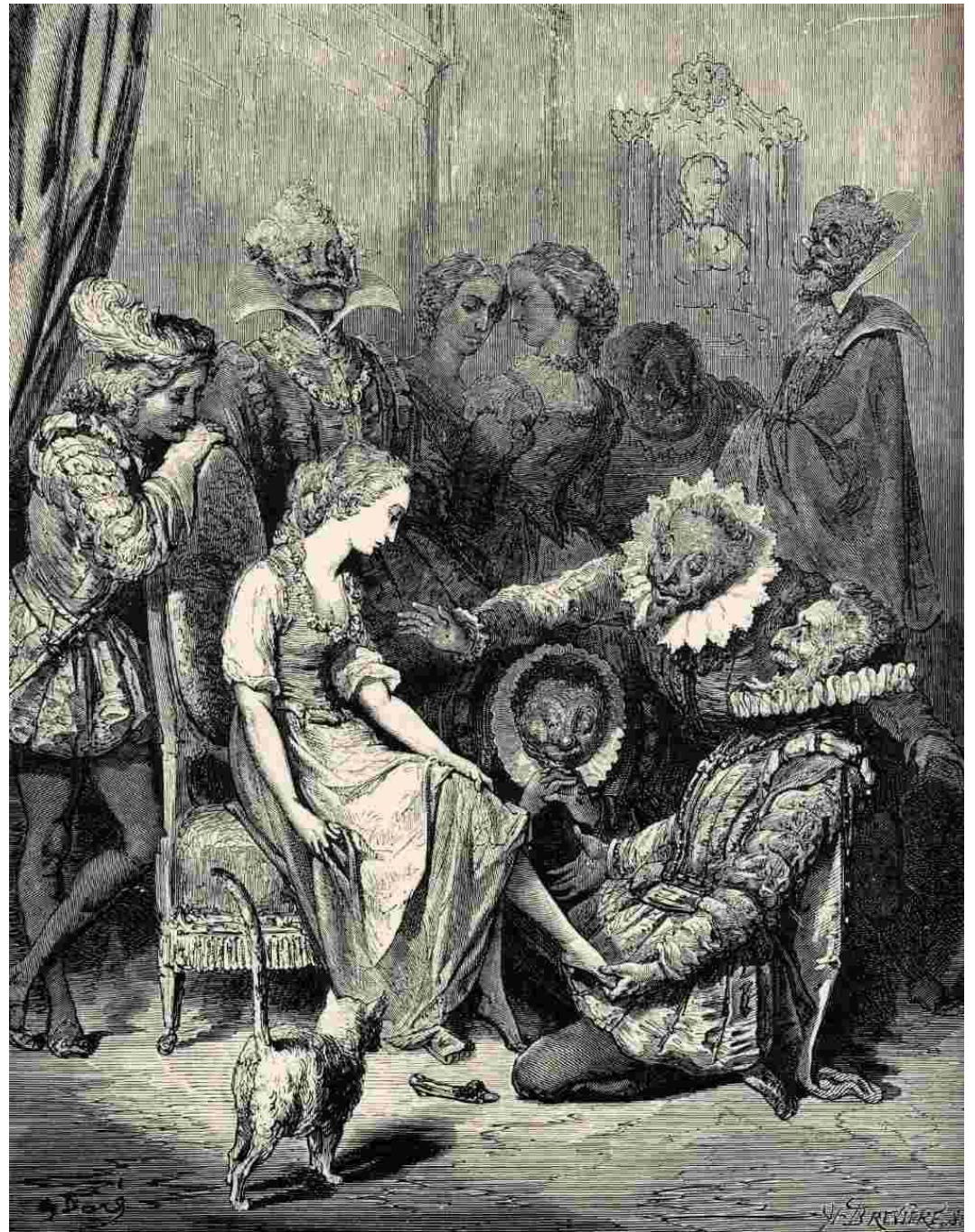




Gustave Doré, *le Petit Chaperon rouge* (1897)



Gustave
Doré,
Cendrillon
(1897)

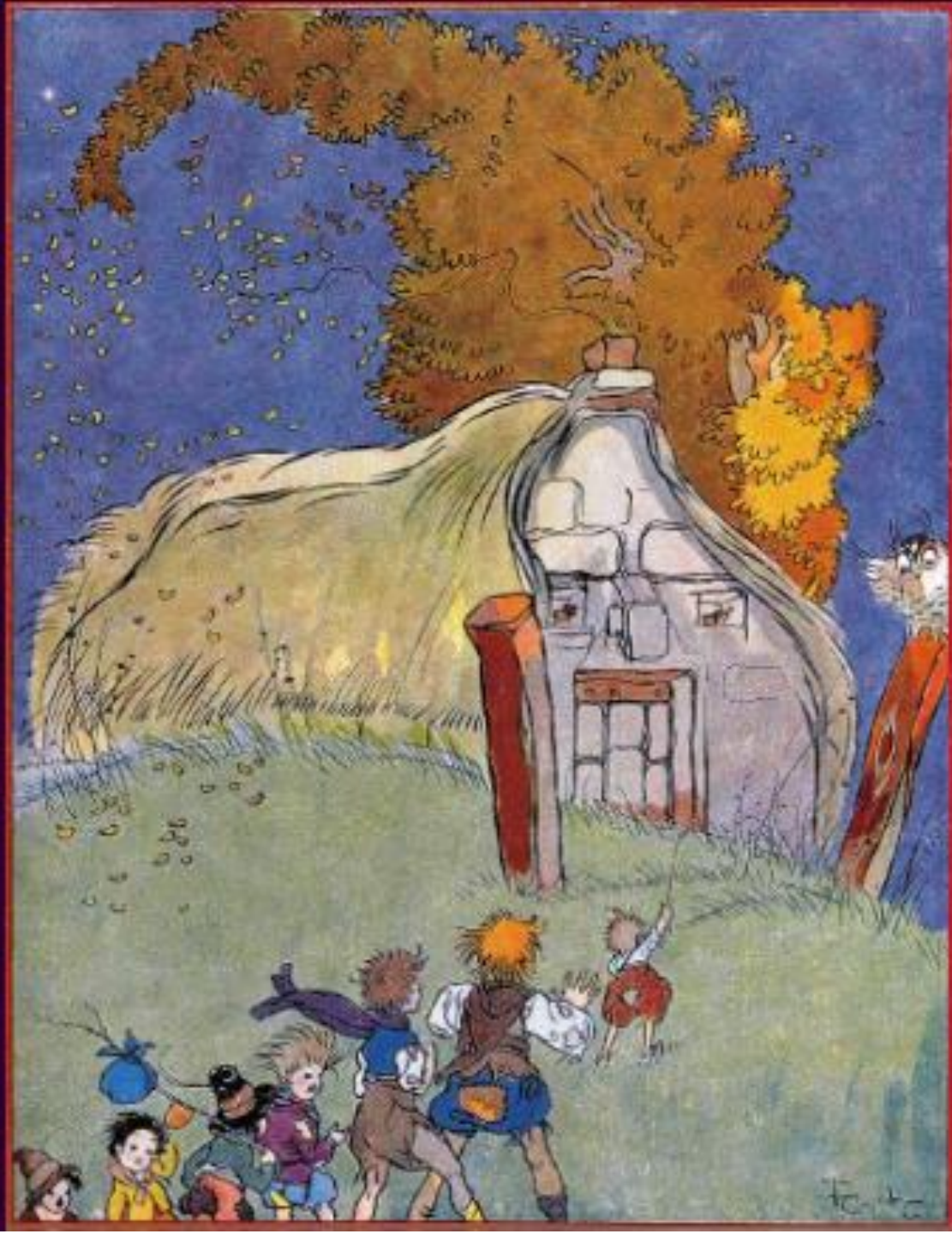




Gustave Doré, *La Belle au bois dormant* (1897)



Gustave Doré, le Chat botté,
1867



**Félix LORIUX
(1872-1964)**



*Les Contes de
Perrault
(1919)*

Cendrillon





Le Petit Chaperon Rouge, qui est resté seul, rencontre le Loup et lui dit où il va.



Le Petit Chaperon Rouge s'amuse à cueillir des fleurs.

LE PETIT CHAPERON ROUGE



Illustrations de
HENRY MORIN

Henry Morin, *les Contes de Perrault* (1920)



Henry Morin

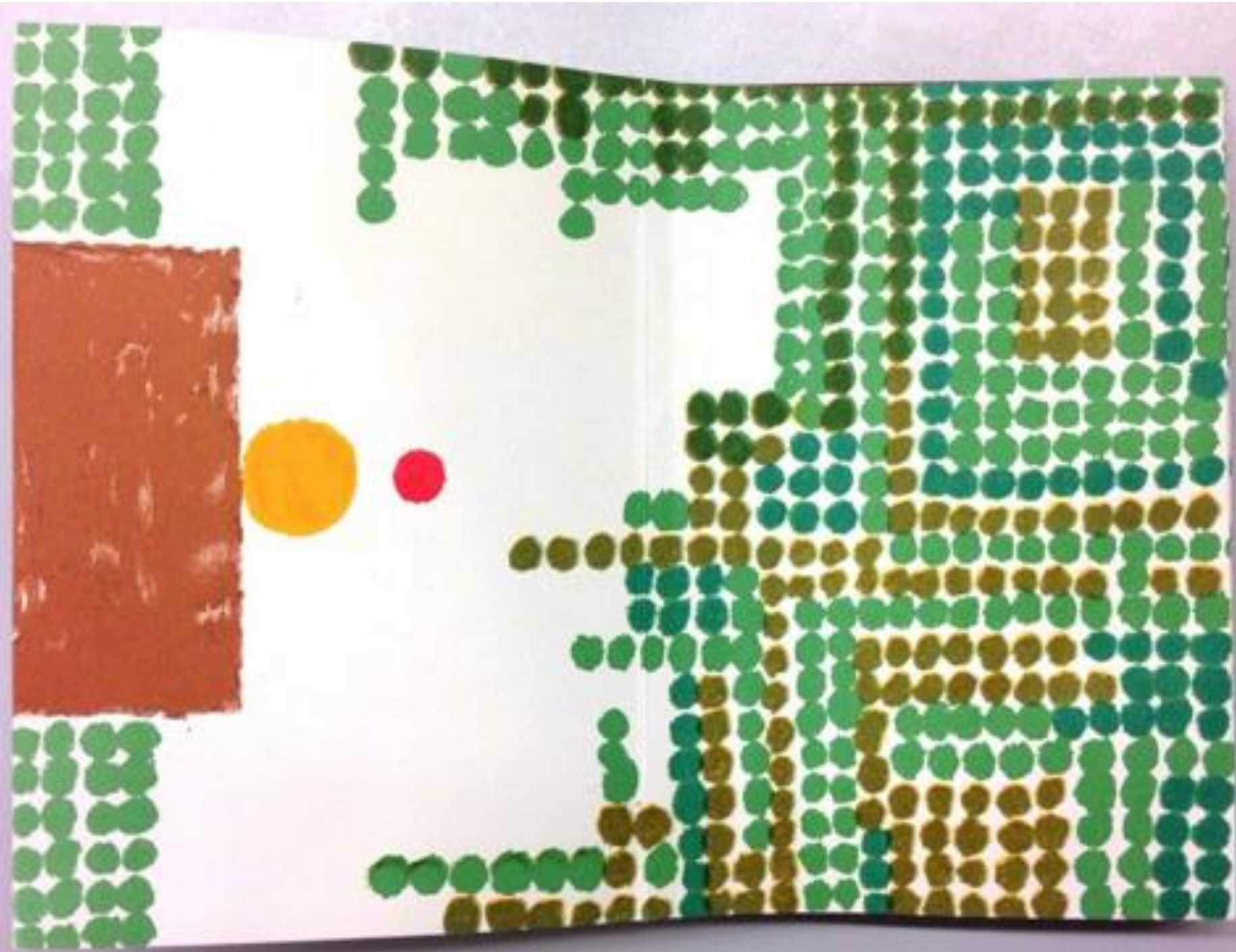
Jean Claverie (1946-)

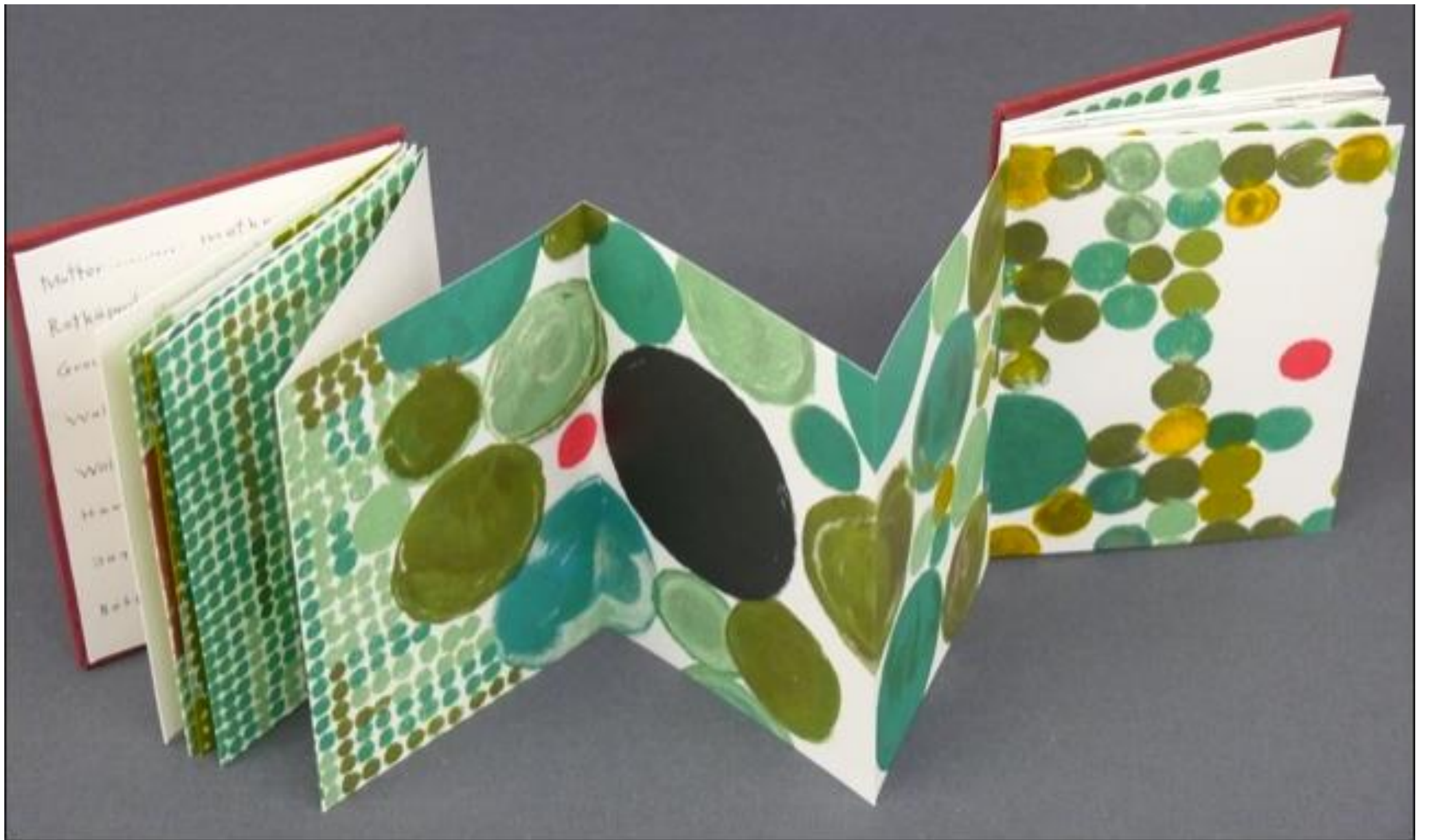


Le Chat botté (1982)



Le petit chaperon rouge (1965)







Sarah Moon, *Le petit chaperon rouge* (1983)



Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa grand-mère...



Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long...

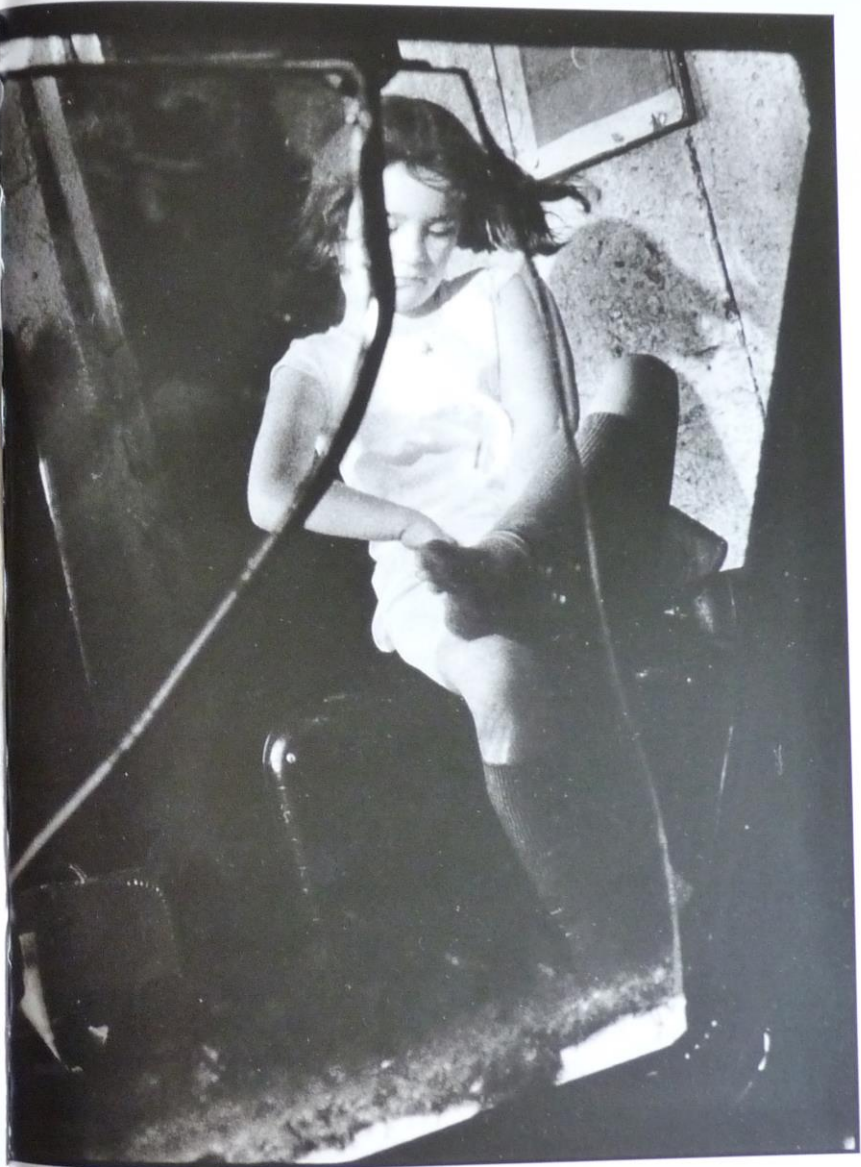
Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long...



En passant dans un bois, elle rencontra compère le loup...



En passant
dans un bois,
elle rencontra
compère le
loup...



— Mets la galette et le petit pot de beurre sur la bûche, et viens te coucher avec moi... —

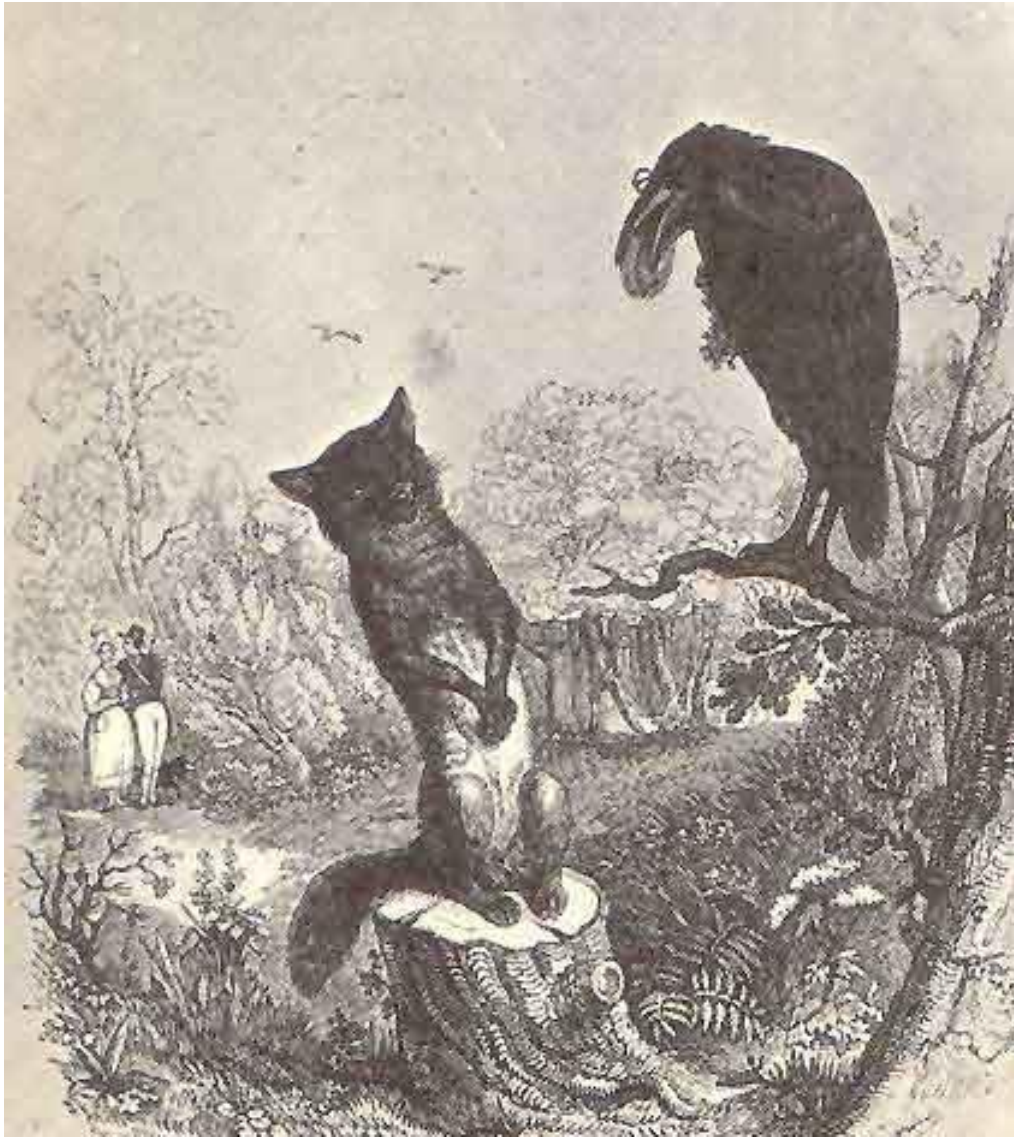
Mets la galette
et le petit pot de
beurre sur la
bûche, et viens
te coucher avec
moi...



Jean de la Fontaine, *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf*, gravure de François Chauveau, 1668



Jean de la Fontaine, *Le corbeau et le renard*, gravure de François Chauveau, 1668



Jean-Jacques Grandville, *Le corbeau et le renard / La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* (1838)



I

LA CIGALE ET LA FOURMI.

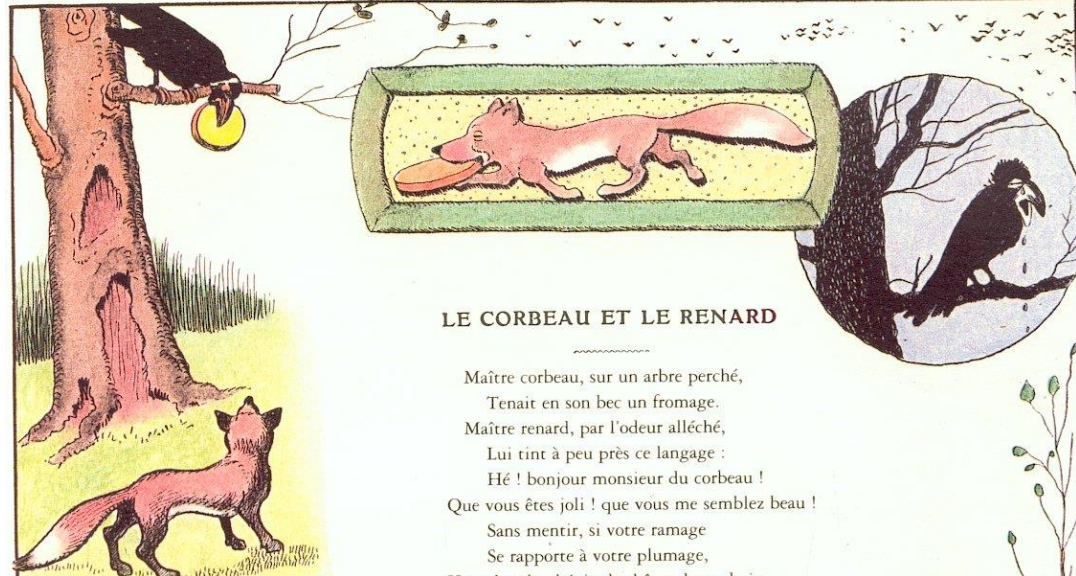
La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister





LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale avait chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue :
 Par un seul joint manqué
 De musique ou de nourriture,
 Elle alla vers la fourmi,
 C'est la fourmi sa voisine,
 Le point de la prière,
 Quelques grains pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 Je vous prêterai, lui dit-elle,
 Avec fruit, lui d'animal,
 Intérêt et principal.
 La fourmi n'est pas présumée :
 C'est la sue mûre de l'été
 Que laissez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse. —
 Nait et meurt à ton usage.
 Je chante, ne vous déplaise. —
 Vous chantez ! feu moi l'été aisé.
 Eh bien ! danses maintenant.

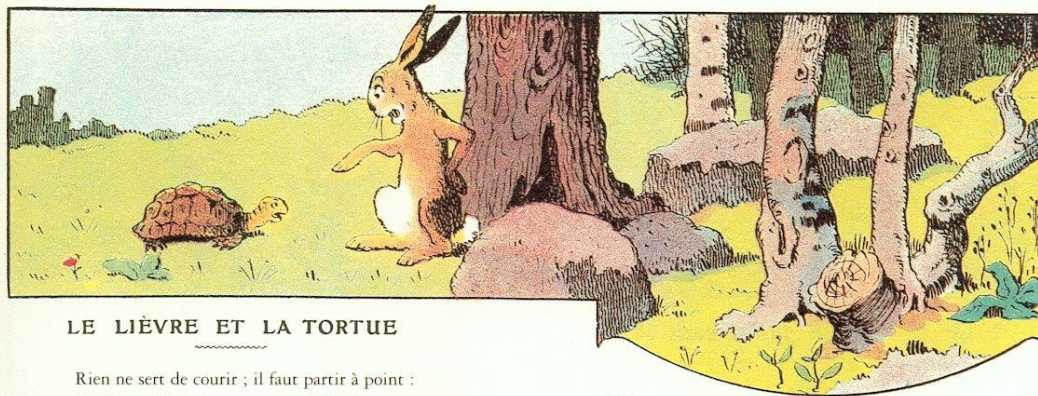


LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! bonjour monsieur du corbeau !
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



Benjamin Rabier, *les Fables de la Fontaine* (1906)



LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

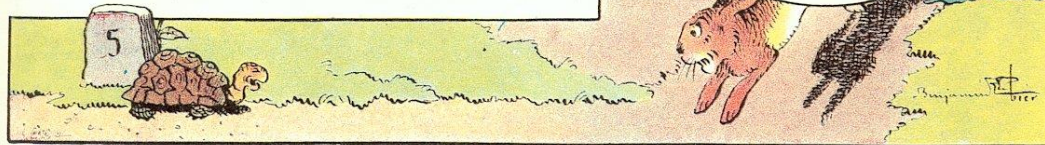
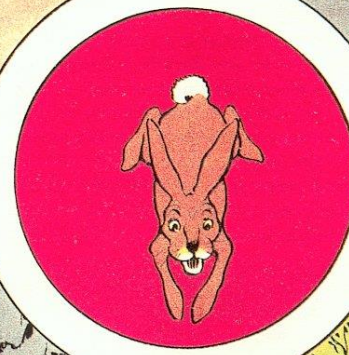
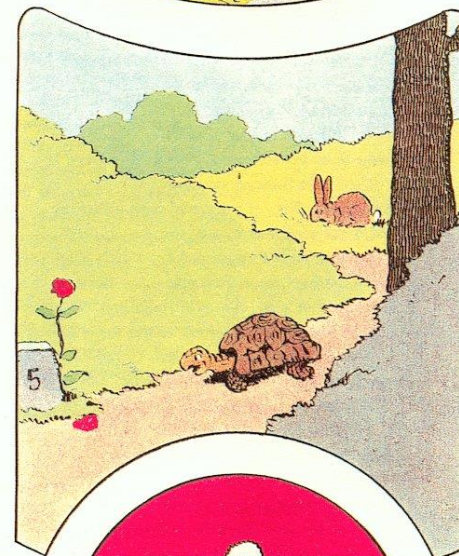
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.

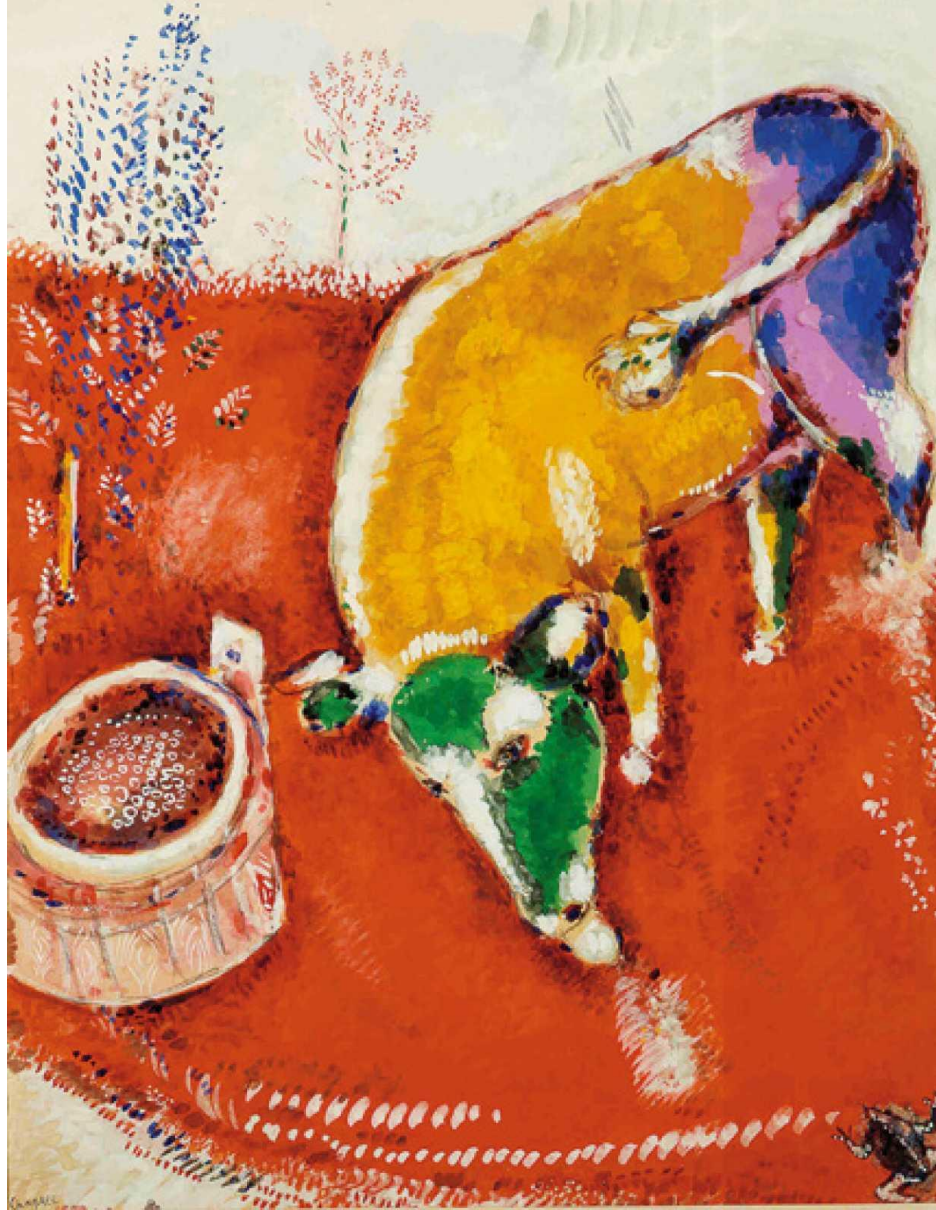
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose ;
Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.

Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?





Marc Chagall, les Fables de la Fontaine – la grenouille qui veut se faire plus grosse qu'un bœuf, 1927



Marc Chagall, les Fables de la Fontaine – le Coq et le renard, 1926

III. Le 18^e siècle



ROBINSON CRUSOE .

LA VIE
ET LES
AVANTURES

SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOE,

Contenant entre autres évenemens, le séjour qu'il a fait pendant vingt & huit ans dans une Isle déserte, située sur la Côte de l'Amérique, près de l'embouchure de la grande Rivière Oroonoque.

Le tout écrit par lui-même.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A AMSTERDAM,
Chez L'HONORE' & CHATELAIN.
MD CC XX.

Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*
(1719)

Frontispice

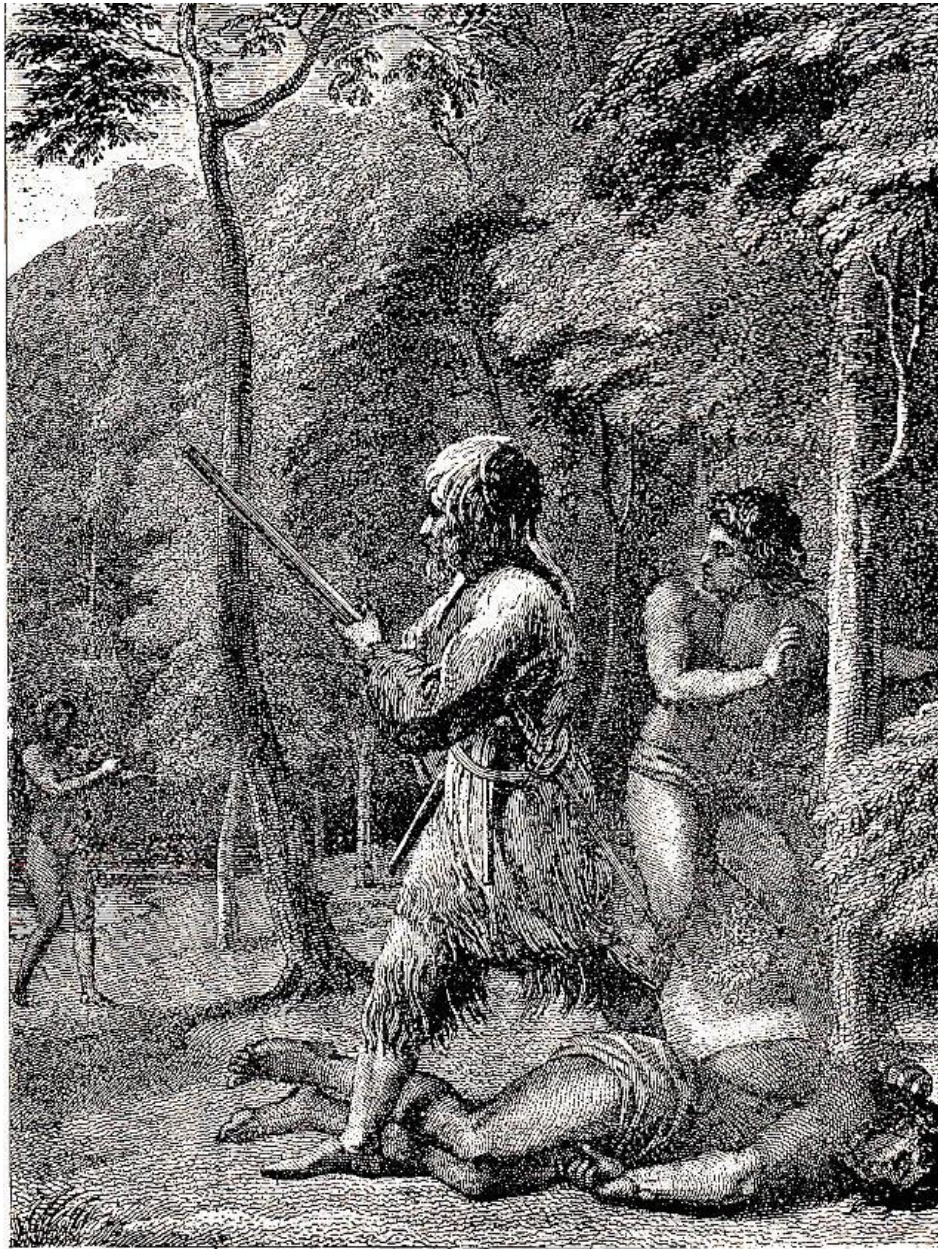


Robinson allant à la Chasse

Frontispice par Bertrand
Picard (1721)



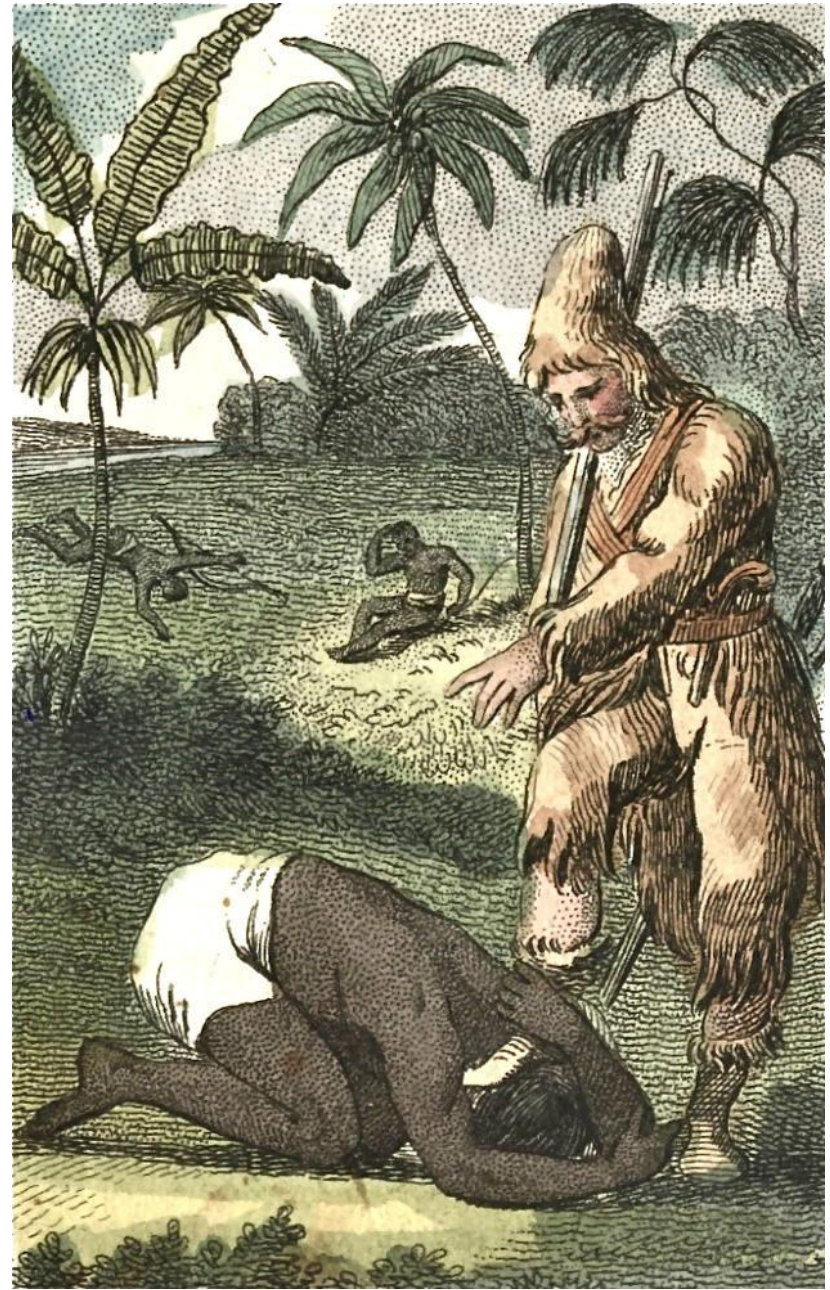
Frontispice de *Le Petit
Robinson ou les
aventures de Robinson
Crusoé arrangées pour
l'amusement de la
jeunesse* par M. Henri
Lemaire avec de Jolies
gravures de P. Blanchard
(1810)



Engraved by T. Stothard, R.A.

Engraved by C.B.

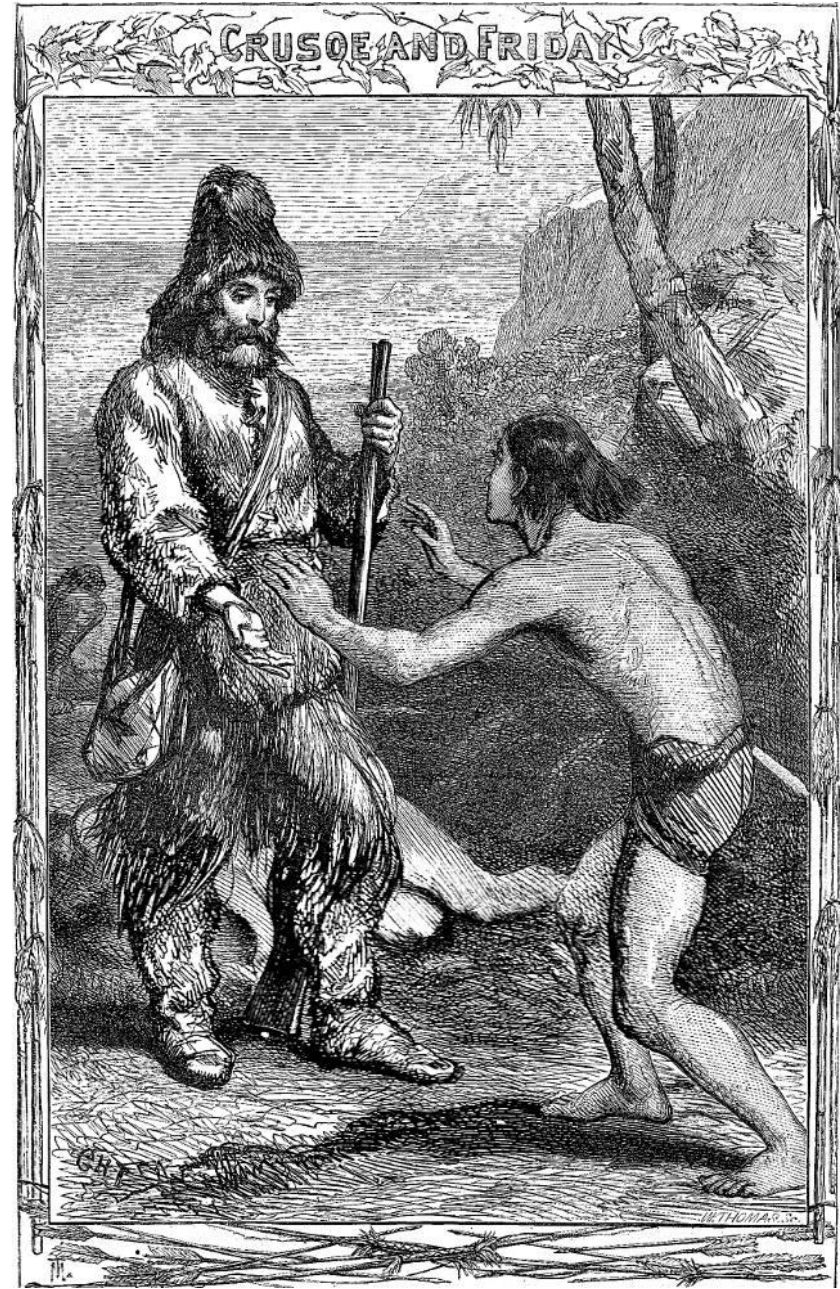
Thomas Stothard (1790)



1818



Cruikshank (1831)



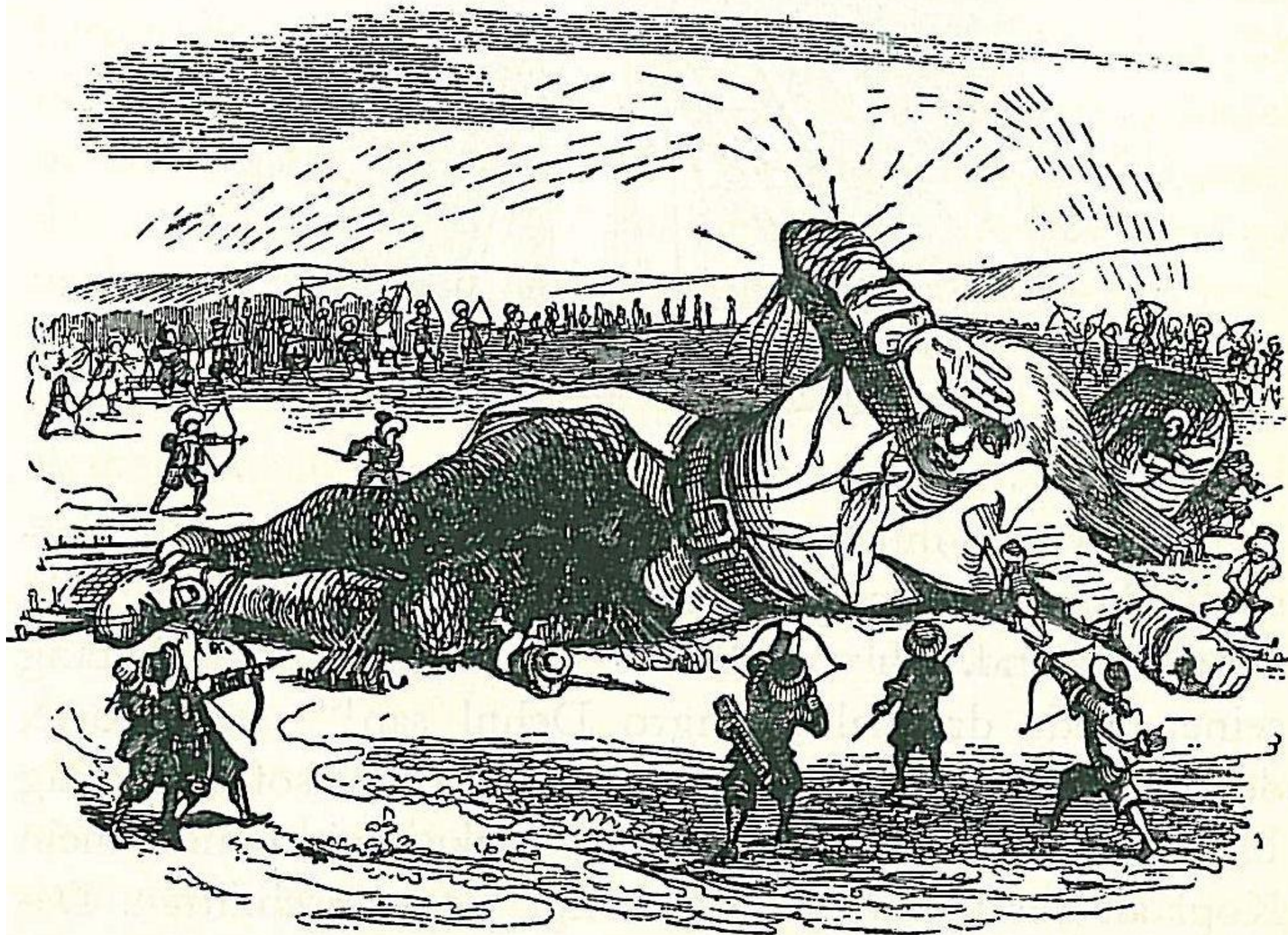
George Housman Thomas (1863)

douze fois, et fus obligé de répéter toujours les mêmes choses, jusqu'à ce que je fus presque mort de lassitude, d'ennui et de chagrin.

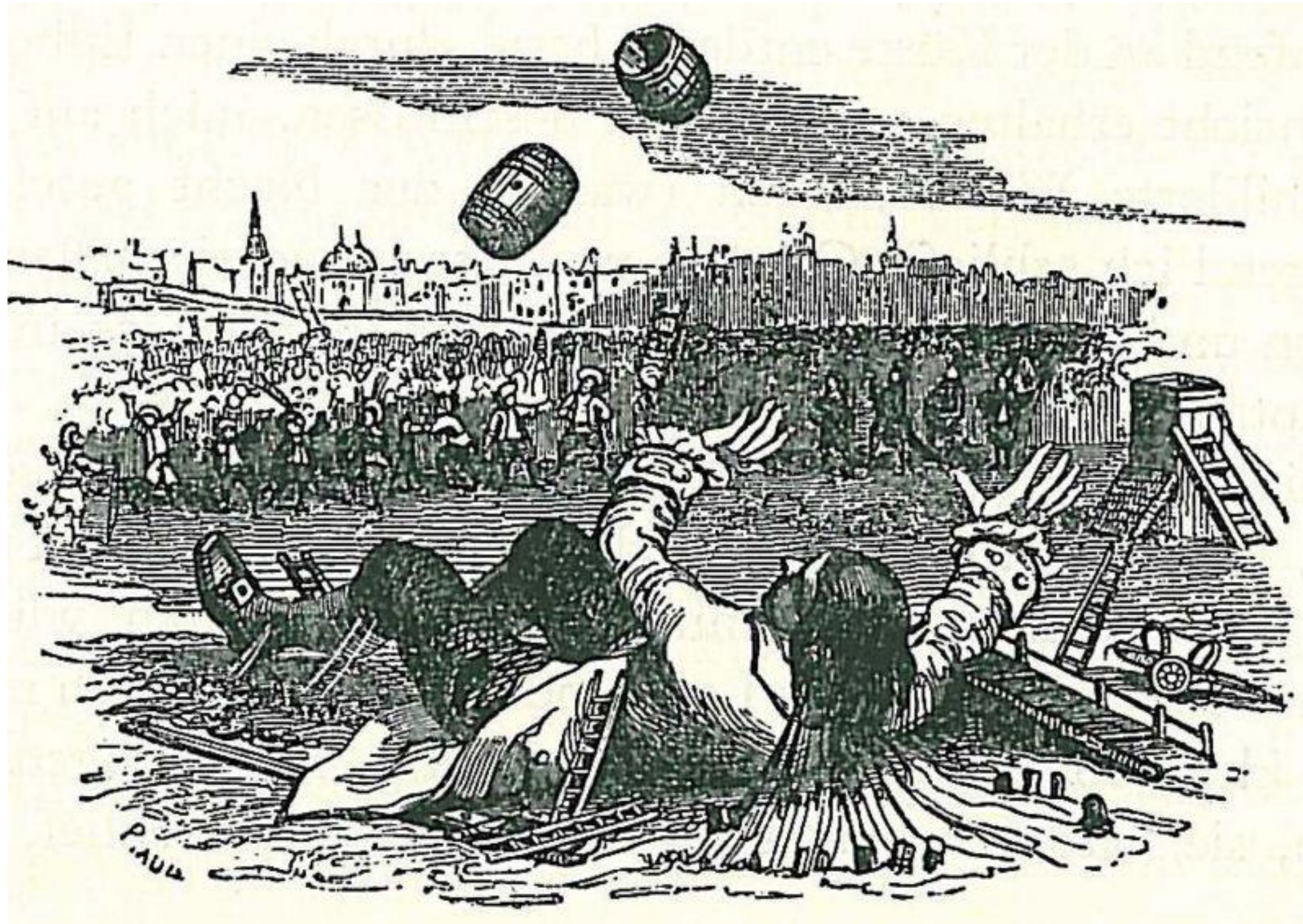
Ceux qui m'avaient vu firent de tous côtés des récits si merveilleux sur le rapport de ma taille avec la leur,



Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver* (1726)



Jonathan Swift,
*Les Voyages de
Gulliver* (1726)
Par Grandville en
1838



Jean-Jacques
Grandville, *Le
voyage de
Gulliver*

tion, et je les regardais de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singulière dans sa figure, dans ses habits et dans ses manières : ils avaient la tête penchée les uns à droite, les autres à gauche, et un œil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étaient bigarrés de figures du soleil, de la lune, des étoiles, et entremêlés de celles de divers instruments, violons, flûtes, harpes, trompettes, guitares, clavecins et plusieurs autres inconnus en Europe.



Je vis autour de quelques personnes des hommes vêtus en domestiques, portant chacun une vessie attachée comme un fléau au bout d'un petit bâton, et dans laquelle il y avait, comme je l'appris ensuite, une certaine quantité de pois secs ou de petits cailloux : ils frappaient de temps en temps avec ces vessies, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étaient proches, et je n'en pus d'abord deviner la raison.

Il paraît que ce peuple est tellement adonné aux méditations profondes, qu'il en résulte un état de distraction habituel, en sorte que personne ne pourrait ni parler ni écouter les discours des autres sans le secours de quelque impression extérieure produite sur les organes de la parole et de l'audition. C'est pourquoi ceux qui en avaient le moyen avaient toujours un domestique frappeur, ou *climenole* dans la langue du pays, qui leur servait de moniteur, et sans lequel ils ne sortaient jamais.

Le devoir du frappeur était, lorsque deux ou trois



des huiles ; des coquillages, des sels, des plantes maritimes, des excréments, des écorces d'arbres, des serpents, des crapauds, des grenouilles, des araignées, des poissons, des os et de la chair des hommes morts, et des oiseaux ; et de tout cela ils composent une liqueur d'une odeur et d'un goût abominable, que l'estomac



rejette avec dégoût ; et c'est là ce qu'ils appellent un vomitif. D'autres fois ils tirent des mêmes matériaux, en y ajoutant quelques autres poisons, une médecine qu'ils nous font prendre, soit par l'orifice d'en haut,



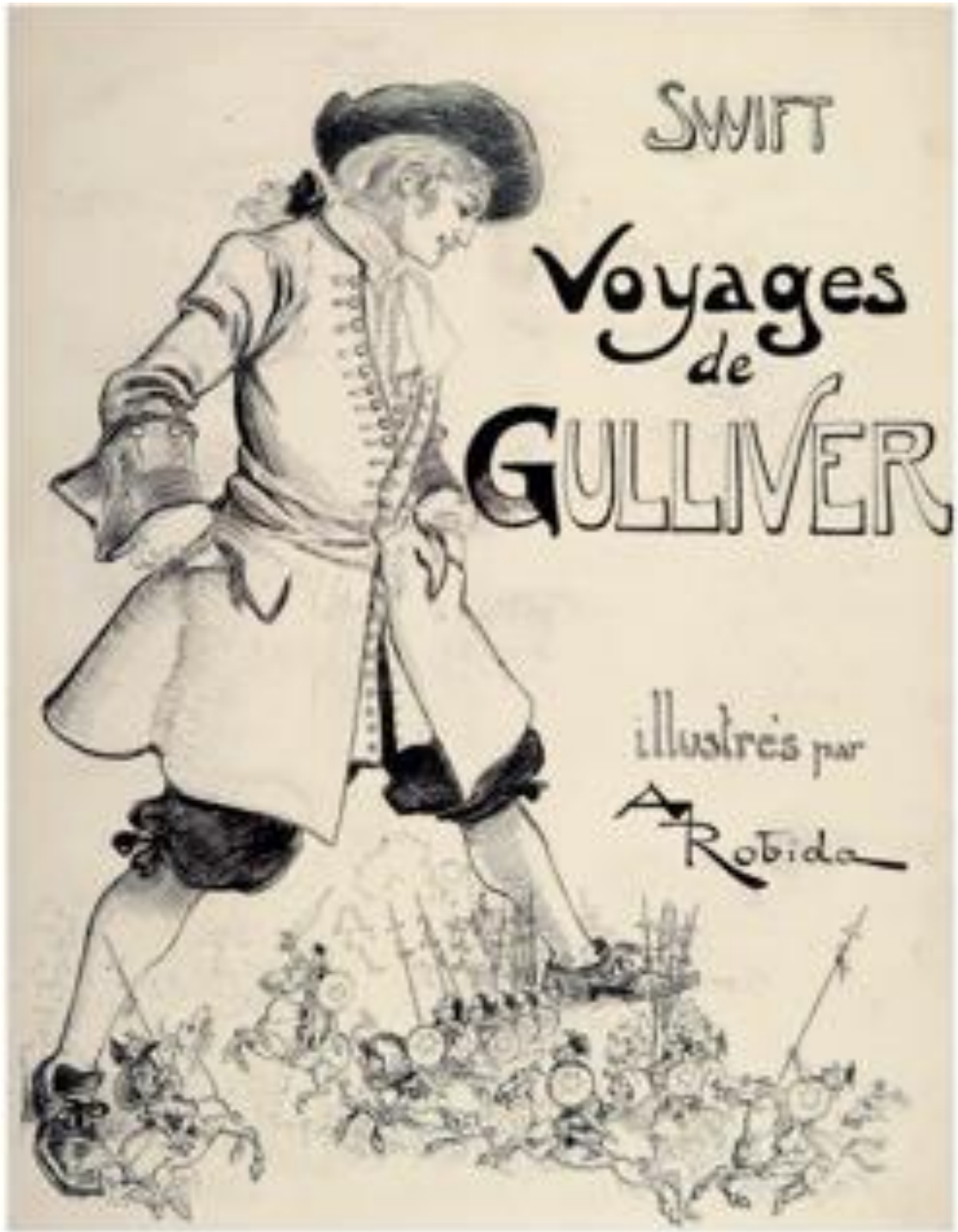
soit par l'orifice d'en bas,



selon leur fantaisie ; et cette médecine, qui relâche les entrailles, entraîne avec elle tout ce qu'elles contiennent,



et prend le nom de purgation ou de clystère. La nature, disent-ils fort ingénieusement, nous a donné l'orifice supérieur et visible pour l'introduction des aliments, et l'orifice inférieur pour la déjection de leur superflu :



même quelques-uns, comme je l'ai appris ensuite, qui furent dangereusement blessés par les chutes précipitées qu'ils firent en sautant de dessus mon corps à terre. Néanmoins ils revinrent bientôt; et un d'eux qui eut la hardiesse de s'avancer si près, qu'il fut en état de voir entièrement mon visage, levant les mains et les yeux par une espèce d'admiration, s'écria d'une voix aigre, mais distincte : « Hekinah Degul. » Les autres répétèrent plusieurs fois les mêmes mots; mais alors je n'en compris pas le sens.



Je me sentis percé de plus de cent flèches.

Je lâchai un peu les cordons qui attachaient mes cheveux du côté droit (cordons plus fins que mes cheveux mêmes), en sorte que je me trouvai en état de procurer à ma tête un petit mouvement libre. Alors ces insectes humains se mirent en fuite, et poussèrent des cris très aigus. Ce bruit cessant, j'entendis un d'eux s'écrier : « Tolgo Phonae », et aussitôt je me sentis percé à la main gauche de plus de cent flèches, qui me piquaient comme autant d'aiguilles. Ils firent ensuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des bombes en Europe, dont plusieurs, je crois, tombaient paraboliquement sur mon corps, quoique je ne les aperçusse pas, et d'autres sur mon visage que je tâchai de couvrir avec ma main droite. Quant cette grêle de flèches fut passée, je m'efforçai encore de me détacher; mais on fit alors une autre décharge plus grande que la première, et quelques-

uns tâchaient de me percer de leurs lances; mais par bonheur je portais une veste impénétrable de peau de buffle. Je crus donc que le meilleur parti



Il me fit une harangue assez longue.

était de me tenir en repos, et de rester comme j'étais jusqu'à la nuit: qu'alors dégageant mon bras gauche, je pourrais me mettre tout à fait en liberté :

et à l'égard des habitants, c'était avec raison que je me croyais d'une force égale aux plus puissantes armées qu'ils pourraient mettre sur pied pour m'attaquer, s'ils étaient tous de la même taille que ceux que j'avais vus jusque-là. Toutefois, la fortune me réservait un autre sort.



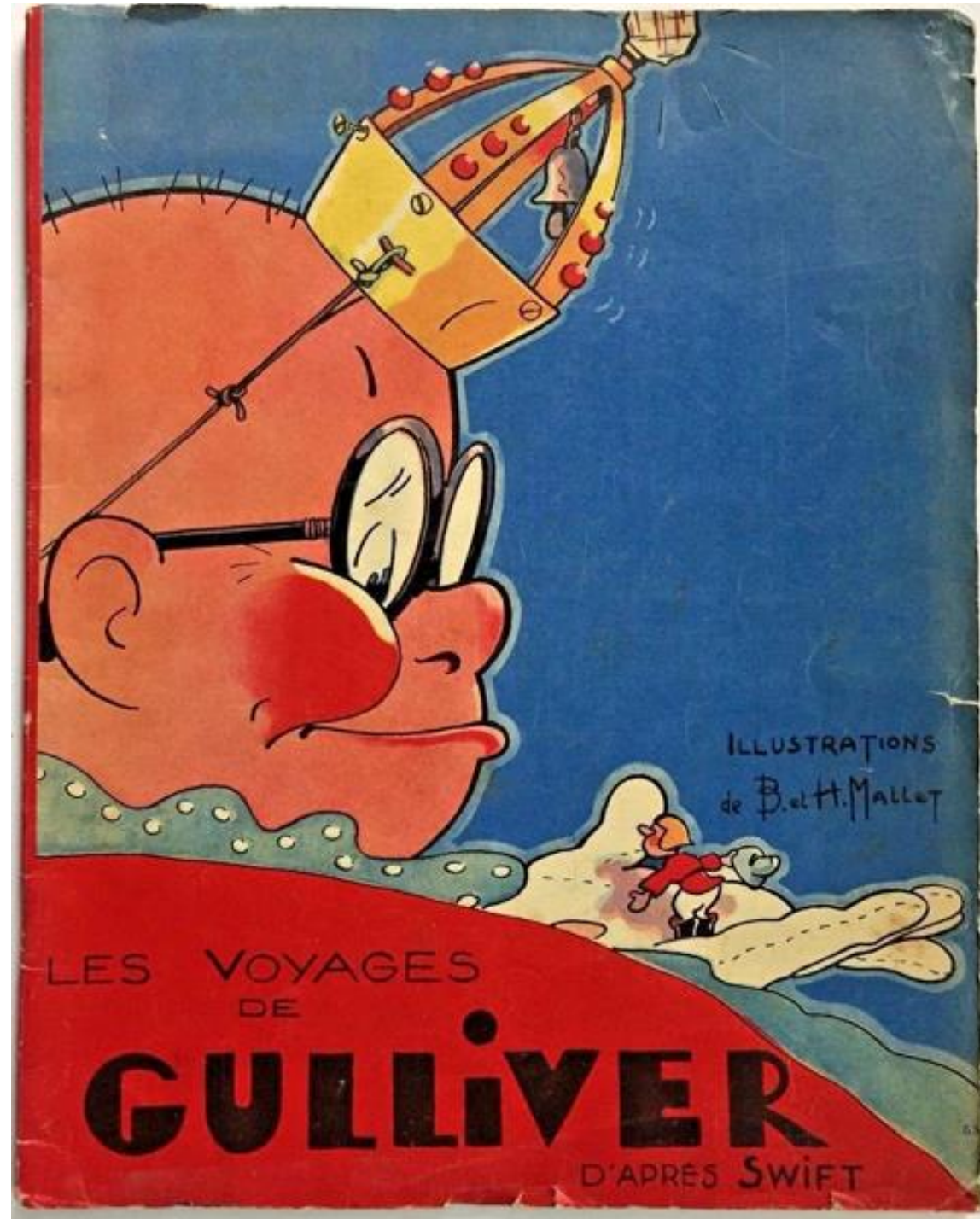
Plus de cent hommes se mirent en marche vers ma bouche.

Quand ces gens eurent remarqué que j'étais tranquille, ils cessèrent de me décocher des flèches; mais, par le bruit que j'entendis, je connus que leur nombre s'augmentait considérablement; et, environ à deux toises loin de moi, vis-à-vis de mon oreille gauche, j'entendis un bruit pendant plus d'une heure, comme de gens qui travaillaient. Enfin tournant un peu ma tête de ce côté-là, autant que les chevilles et les cordons me le permettaient, je vis un échafaud élevé de terre d'un pied et demi, où quatre de ces petits hommes pouvaient se placer, et une échelle pour y monter; d'où un

d'entre eux, qui me semblait être une personne de condition, me fit une harangue assez longue, dont je ne compris pas un mot. Avant que de commencer, il s'écria trois fois : « Landro Dehul fan. » Ces mots furent répétés ensuite et expliqués par des signes pour me les faire entendre. Aussitôt cinquante hommes s'avancèrent, et coupèrent les cordons qui attachaient le côté gauche de ma tête, ce qui me donna la liberté de la tourner à droite, et d'observer la mine et l'action de celui qui devait parler. Il me parut être d'âge moyen, et d'une taille plus grande que les trois autres qui l'accompagnaient, dont l'un qui avait l'air d'un page, tenait la queue de sa robe, et les deux autres étaient debout de chaque côté pour le soutenir. Il me sembla bon orateur, et je conjecturai que selon toutes les règles de l'art, il mêlait dans son discours des périodes pleines de menaces et de promesses. Je fis la réponse en peu de mots, c'est-à-dire par un petit nombre de signes, mais d'une manière pleine de soumission, levant ma main gauche et les deux yeux au soleil, comme pour le prendre à témoin que je mourais de faim, n'ayant rien mangé depuis longtemps. Mon appétit était en effet si pressant que je ne pus m'empêcher de lui faire voir mon impatience en portant mon doigt très souvent à ma bouche, pour faire connaître que j'avais besoin de nourriture. L'Hurgo (c'est ainsi que parmi eux on appelle un grand seigneur, comme je l'ai ensuite appris) m'entendit fort bien. Il descendit de l'échafaud, et ordonna que plusieurs échelles fussent appliquées à mes côtés, sur lesquelles montèrent bientôt plus de cent hommes, qui se mirent en marche vers ma bouche, chargés de paniers pleins de viandes. J'observai qu'il y avait de la chair de différents animaux, mais je ne les pus distinguer par le goût, il y avait des épaules et des éclanches en forme de celles de mouton, et fort bien accommodées, mais plus petites que les ailes d'une aoulette; j'en avalais deux ou trois d'une bouchée avec six pains. Ils me

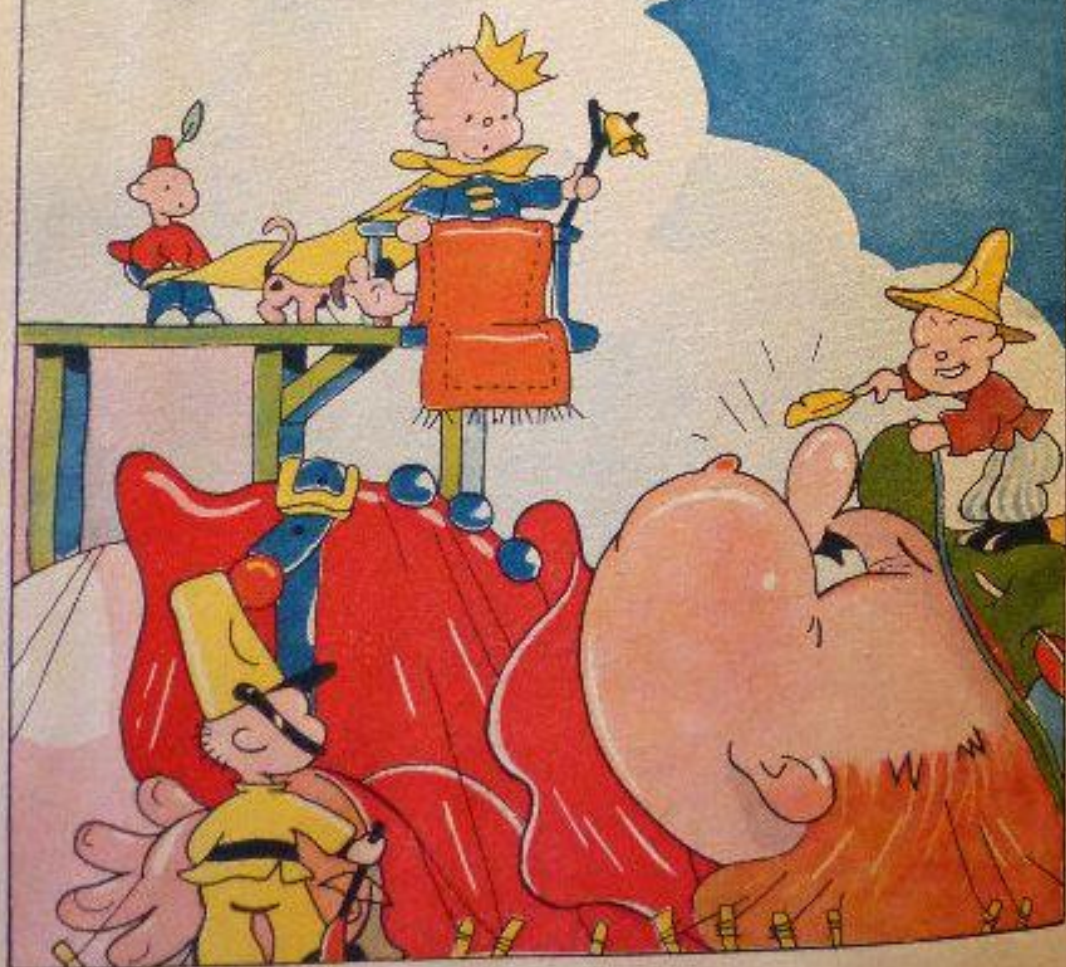


Je bus le tonneau d'un seul coup.

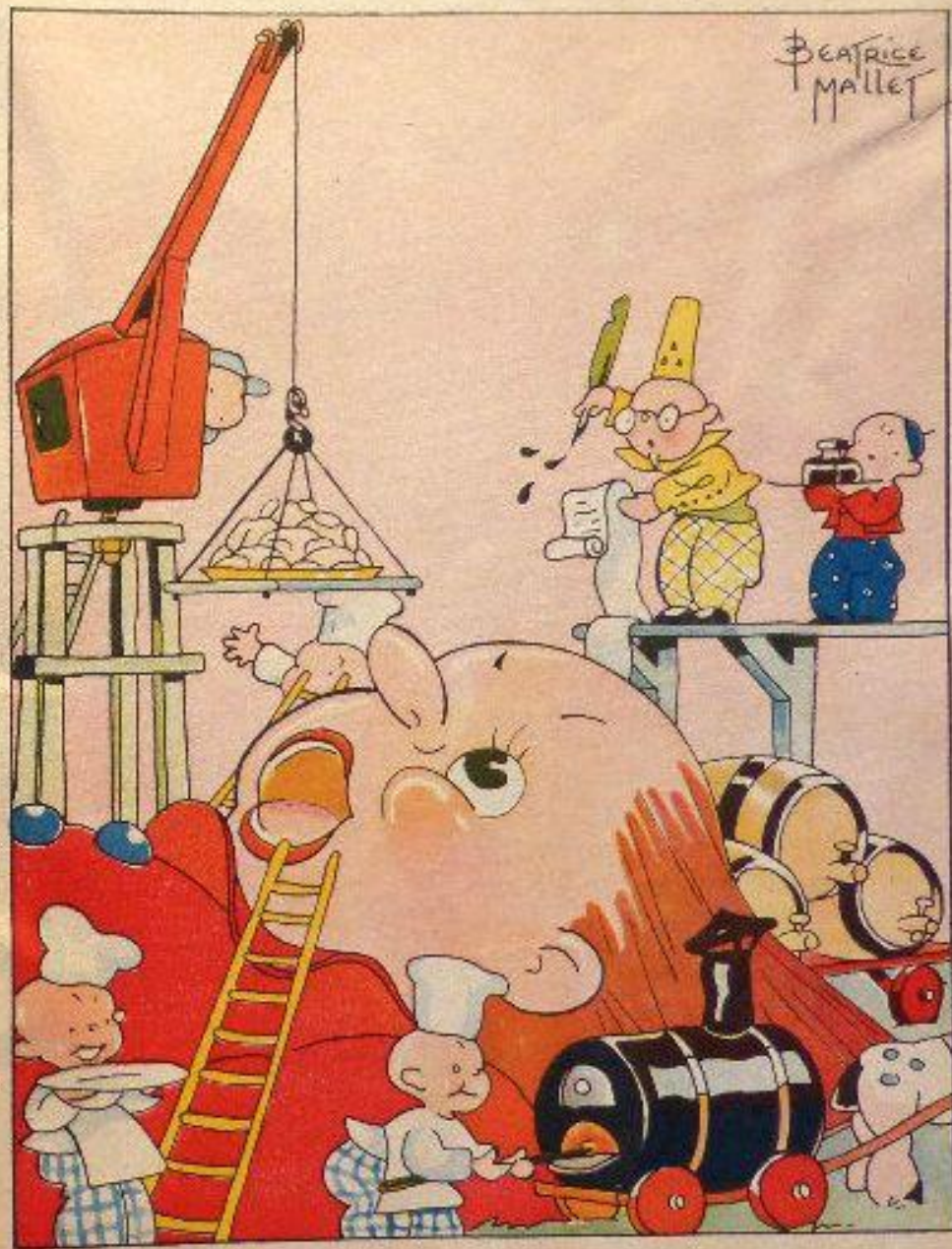


Béatrice Mallet (1939)

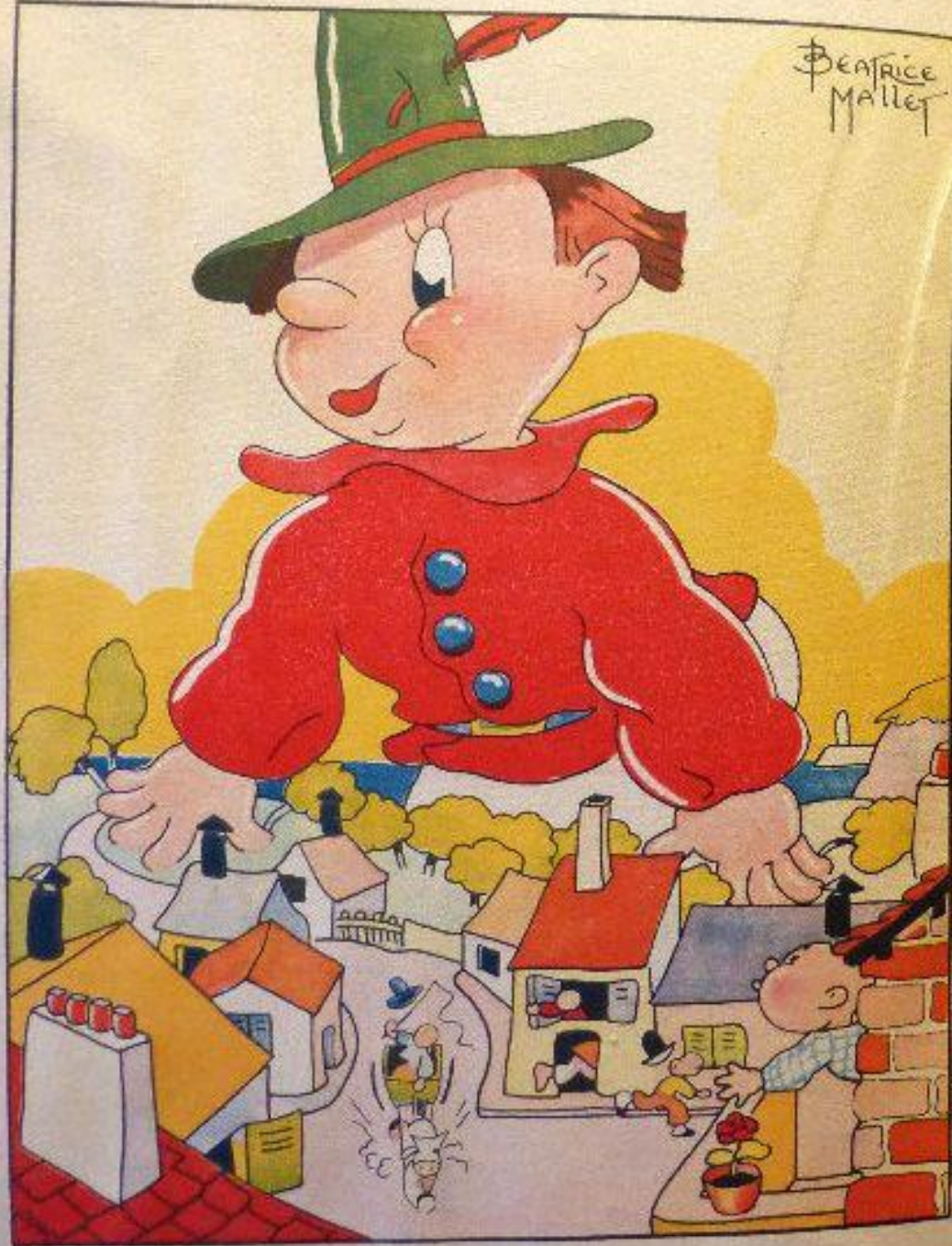
BEATRICE
MALLET



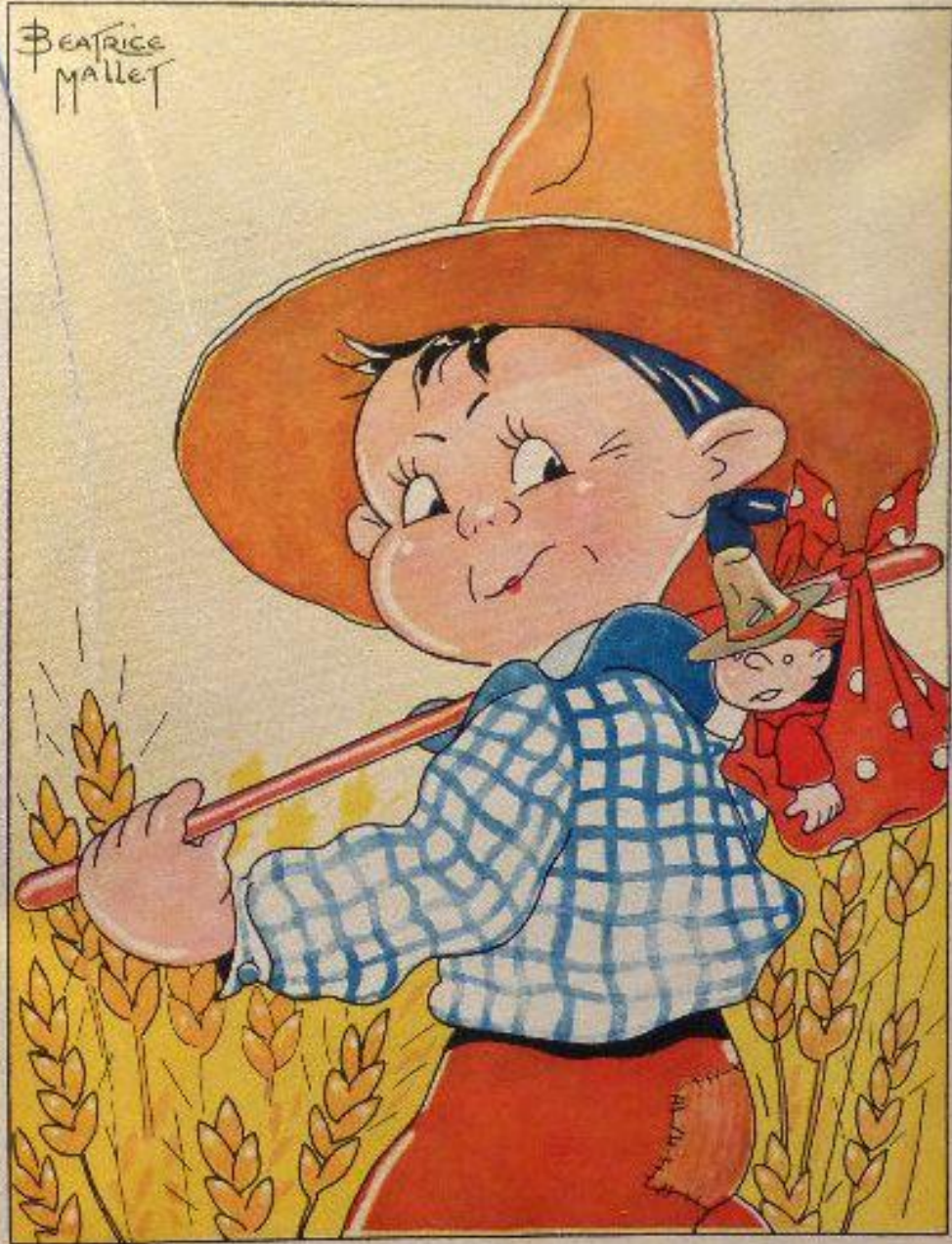
BEATRICE
MALLET



BEATRICE
MALLET



BEATRICE
MALLET





Abbé Berthaud, *Le Quadrille des enfants* (1783-1815)



Sous finals qui répondent aux figures de la II^e Planche. 15

SECONDE LEÇON.

Voyez le n^o. 4 & les précédens de l'Instruction.

EXPLICATION DES FIGURES

DE LA SECONDE PLANCHE.

un raisin... in	un poing... oin	un monton... on	une lagar... ag
une robe... ob	des yeux... yeu	une abbaye... ef	un bec... ec
de la falade... ad	un loup... ou	une chienne... enno	un étui... ui
un autel... el	un enfant... an	un boiteux... eu	un chien... ien
un rois... oi	un fover... ouet	une fourchette... ette	un... un.

Sous finals qui répondent aux figures de la II^e Planche.

in	ob	ad	el	oi
oin	yeu	ou	an	ouet
on	ef	enno	eu	ette
ag	ec	ui	ien	un.

Première répétition des sons précédens.

ag	ui	un	ec	ien
ef	eu	on	enne	ette
oin	ou	ouet	yeu	an
ob	el	in	ad	oi.



Consonnes qui répondent aux figures de la III^e Planché. 11

TROISIEME LEÇON.

Voyez les n^{os}. 7 & 8 de l'Instruction.

EXPLICATION DES FIGURES DE LA TROISIEME PLANCHE.

un aune	un doi	des poutres . . .	de foye
un che	une jante	des saillies . . .	une corde
un gobe	une hanse	des voiles	un gobe
des gasses	une poutre	un temps	des poutres
un moule	une poutre	une poutre	un moule
une langue	un aune	une saillie	des poutres

Consonnes qui répondent aux figures de la III^e Planché.

v	e	l	f	ch	ga
n	b	f	r	m	gr
qu	ill	z	p	j	cl
cr	d	gn	gl	sq	fl

Previens répétition des consonnes Prédentes.

v	n	qu	cr	r	b
ill	d	l	f	z	gn
f	r	p	gl	ch	m
j	sq	ga	gr	cl	fl



Instruction with Delight.

A LITTLE PRETTY
POCKET-BOOK,

INTENDED FOR THE
INSTRUCTION and AMUSEMENT

OF

LITTLE MASTER TOMMY,

AND

PRETTY MISS POLLY.

With Two LETTERS from

JACK the GIANT-KILLER;

AS ALSO

A BALL and PINCUSHION;

The Use of which will infallibly make TOMMY
a good Boy, and POLLY a good Girl.

To which is added,

A LITTLE SONG-BOOK,

BEING

A NEW ATTEMPT to teach CHILDREN
the Use of the English Alphabet, by Way
of Diversion.

THE FIRST WORCESTER EDITION.

PRINTED at WORCESTER, *Massachusetts.*
By ISAIAH THOMAS,
And SOLD, Wholesale and Retail, at his Book-
Store. MDCCLXXXVII.

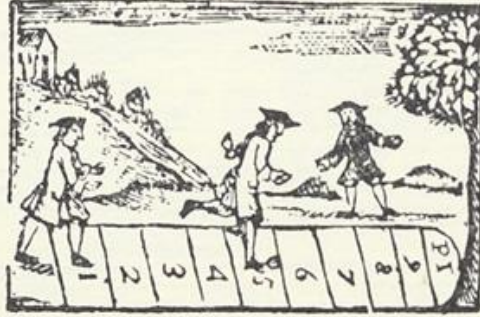
372.4

L777

John Newbery (1713-1767)

A Little Pretty Pocket-Book
(1744)

The little p Play.



HOP-SCOTCH.

FIRST make with Chalk an oblong
Square,
With wide Partitions here and there;
Then to the first a *Tile* convey;
Hop in—then kick the *Tile* away.

RULE of LIFE.

Strive with good Sense to stock your
Mind,
And to that Sense be Virtue join'd.

Who

The great Q Play.



Who will play at my SQUARES?

THIS well-invented *Game's* design'd
To strike the *Eye* and form the *Mind*;
And he most doubtless aims aright,
Who joins *Instruction* with *Delight*.

RULE of LIFE.

So live with Men, as if God's Eye
Did into every Action pry.

D 2

RIDING.

The little k Play.



BASE-BALL.

THE *Ball* once struck off,
Away flies the *Boy*
To the next destin'd Post,
And then Home with Joy.

MORAL.

Thus *Britons* for Lucre
Fly over the Main ;
But, with Pleasure transported,
Return back again.

TRAP-

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont - *Magasin des enfants* (1756)

« Magasin des enfants ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinaisons d'un chacun. On y représente les défauts de leur âge, l'on y montre de quelle manière on peut les corriger ; on s'applique autant à leur former le cœur qu'à leur éclairer l'esprit. On y donne un abrégé de l'Histoire sacrée, de la Fable, de la géographie etc. Le tout rempli de réflexions utiles et de contes moraux pour les amuser agréablement et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années »

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65805574/f1.image.texteImage>

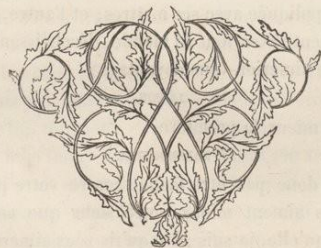
infaillible : je vous promets aussi que vous deviendrez aussi aimable que votre sœur aînée et aussi heureuse qu'elle : car je suis sûre que vous êtes très-malheureuse quand vous êtes méchante.

LÉONIE.

Cela est bien vrai ; je disais l'autre jour à ma gouvernante : « Je voudrais être morte. »

MADemoisELLE.

Vous me faites frémir, ma chère ; méchante comme vous avez été, que seriez-vous devenue, si vous fussiez morte avant d'avoir demandé pardon à Dieu ? Il est bien bon de vous donner du temps pour vous corriger ; il faut ce soir le remercier de cette grâce, et lui dire que vous voulez l'aimer de tout votre cœur. Adieu, mes enfants ; je suis bien contente de votre attention : en récompense, nous aurons de belles histoires et un joli conte la première fois.



CINQUIÈME DIALOGUE.

TROISIÈME JOURNÉE.

MADemoisELLE.

ous venez de bonne heure aujourd'hui, mesdemoiselles : nous venons de sortir de table il n'y a qu'un moment.

JULIETTE.

Mademoiselle, j'ai diné avec ces demoiselles, et nous n'avons resté qu'un demi-quart d'heure à table.

MADemoisELLE.

Je vais donc vous gronder, mes chères enfants ; il n'y a rien de si contraire à la santé que de manger trop vite ; pour vous punir, nous ne dirons rien avant d'avoir pris le thé, et nous irons nous promener dans le jardin.

MARIE.

J'aime beaucoup à me promener ; mais j'aime encore mieux les histoires. Mademoiselle, pardonnez-nous pour cette fois, je vous jure sur ma conscience que je ne savais pas que c'était une faute de manger trop vite.

MADemoisELLE.

Et c'est aussi une faute de jurer sur votre conscience ; une autre fois ne le faites pas. Je ne veux pas vous faire répéter vos leçons à présent, mesdemoiselles, parce que je crains de vous faire mal en vous appliquant après le dîner.

LÉONIE.

Eh bien, mademoiselle, nous ne dirons rien, mais vous nous direz quelque chose ; vous nous avez promis un joli conte : cela nous fatiguera-t-il de l'écouter ?

MADemoisELLE.

Je vois bien qu'il faut faire ce que vous voulez, mesdemoiselles ; quand vous êtes bonnes filles, je n'ai pas le courage de vous rien refuser : allons donc nous asseoir dans le jardin, et je vous dirai le conte que je vous ai promis la dernière fois.

LA BELLE ET LA BÊTE.

CONTE.

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche ; il avait six enfants, trois garçons et trois filles, et, comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très-belles ; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle-Enfant* ; en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna



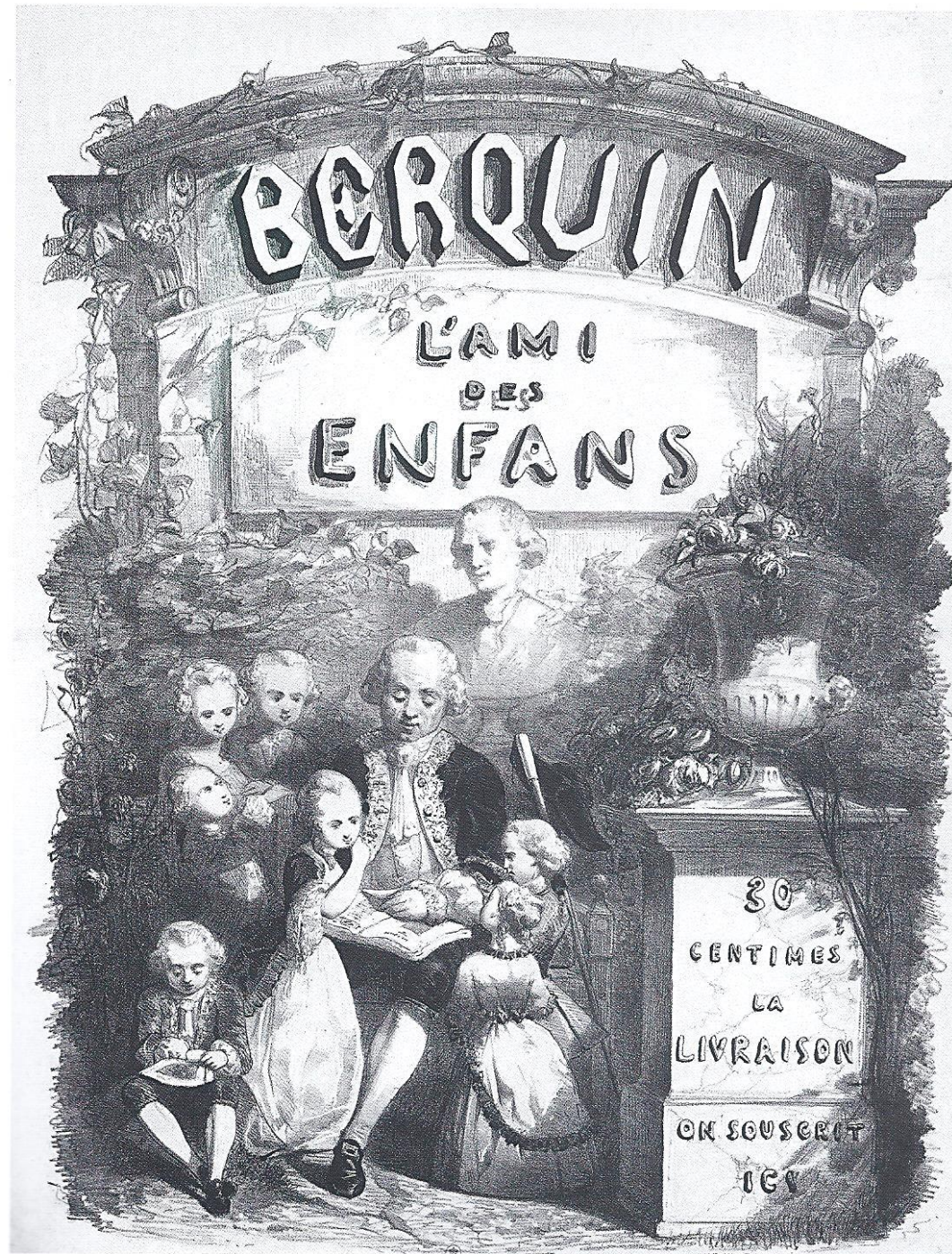
beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus

belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie ; elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette qui employait la plus grande partie du temps à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se mariaient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc ou tout au moins un comte. La Belle (vous savez déjà que c'était le nom de la plus jeune), la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser ; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années. Tout d'un coup le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'il y avait plusieurs jeunes gens qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune : les bonnes demoiselles se trompaient ; les jeunes gens ne voulurent plus les regarder quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de leur fierté, on disait : « Elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé ; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons. » Mais en même temps tout le monde disait : « Pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur ; c'est une si bonne fille ! elle parlait aux pauvres gens avec tant de bonté : elle était si douce, si honnête. » Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou ; mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le

Origine de « La Belle et la Bête » :

Écrit par Gabrielle
Suzanne de Villeneuve
(1740)

Abrégé et édité par
Leprince de Beaumont



L'Ami des enfants (1782-1783
par Arnaud Berquin)